



Aicardiana

N° 3

Août 2013

**Jean Aicard
académicien**

I

L'académie du Var



Aicardiana

revue numérique

publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Jacques PAPIN**

Secrétaire de la rédaction, éditeur : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

La couverture de la revue a été composée avec des motifs dessinés par Jean Aicard (*Livre d'or*, musée Jean-Aicard).

© Jacques PAPIN - Dominique AMANN, 2013.

ISSN 2265-7703.

SOMMAIRE

<i>Éditorial.</i> Jacques PAPIN	5
<i>Jean Aicard académicien varois.</i> Dominique AMANN	7
<i>Sur un champ de bataille.</i> Jean AICARD	63
<i>Discours de réception.</i> Jean AICARD	75
<i>Réponse de l'académie.</i> Nestor NOBLE	85
<i>Pierre Puget.</i> Jean AICARD	93
<i>Pierre Puget.</i> Louis GORLIER	105
<i>Le IV^e centenaire de Michel-Ange.</i> Jean AICARD	115

ÉDITORIAL

Être de l'Académie française...

Y accéder constitue, aujourd'hui encore, le couronnement ou l'apothéose — avec l'attribution du prix Nobel — d'une carrière, littéraire, historique, diplomatique ou scientifique. Comme tant d'autres, Jean Aicard, soutenu par sa sœur M^{me} Jacqueline Lonclas, en rêva longtemps, avant d'être élu sur le tard, le 1^{er} avril 1909, au fauteuil de François Coppée. Cette longue quête et cette élection difficile, au huitième tour de scrutin par seize voix sur trente et un votants, firent dire à un membre du « parti des ducs » — le duc de Castries dans *La Vieille Dame du quai Conti* — que le succès de Jean Aicard « fut l'éloge de sa persévérance »...

C'est cette histoire que nous avons entrepris de décrire par étapes. Ce qui frappe, en effet, chez Jean Aicard, dès ses débuts littéraires, c'est une vision très nette des étapes à franchir pour toucher au but suprême, la reconnaissance par l'Académie française de ses talents, en un mot d'être, enfin, *primus inter pares*.

Aussi consacrerons-nous trois numéros d'*Aicardiana* à ce thème : tout d'abord — et c'est l'objet de ce numéro trois, nous pencherons-nous sur les rapports entre Jean Aicard et l'académie du Var ; puis le numéro quatre proposera un « état des lieux » de la question *Jean Aicard académisable* ; enfin, le numéro

cinq fera le point des relations du poète avec les académies des provinces — Draguignan, Mâcon, Nîmes, Marseille et Aix-en-Provence.

La formule d'une revue numérique étant souple, ces numéros donneront lieu à publier des textes en rapport avec notre thème — poèmes, discours de réception, rapports, etc. — tous peu ou prou mal accessibles, voire inédits, afin de découvrir ou redécouvrir un poète attachant qu'il nous plaît de croire qu'il n'est, peut-être pas, un « écrivain du second rayon »...

Jacques PAPIN

JEAN AICARD ACADÉMICIEN VAROIS

Dominique AMANN

Le parcours académique de Jean Aicard débuta à Toulon au sein de la *Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var* qui prit, au début de l'année 1868, le nom de *Société académique du Var* qu'elle conserva pendant dix ans avant de devenir, en mai 1878, l'*académie du Var*.

L'admission dans une académie provinciale, sans nécessairement apporter de grands avantages — sinon la possibilité de fréquenter les érudits et les savants locaux, — constituait essentiellement une consécration officielle, la reconnaissance d'un talent dans un domaine particulier des activités de l'esprit.

Le concours de poésie de 1868

Dans sa séance du lundi 1^{er} juin 1868, la Société académique du Var organisa ses concours annuels : elle décida notamment que le sujet imposé pour la poésie serait un « Dialogue entre le génie de la paix et le génie de la guerre¹ ». Le lundi 11 janvier 1869, elle nomma, pour examiner les œuvres reçues, une commission de trois membres — MM. Charles Richard, Élie-Philippe

¹ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), page 38.*

Margollé et François Arlaud² – qui présenta son rapport le 1^{er} février suivant : Jean Aicard remporta le prix avec une nette avance sur ses deux concurrents et son poème, formé de cent cinquante-six alexandrins, parut dans le *Bulletin* de la Société³.

L'admission dans la Société académique

L'élection

Le compte rendu de la séance du 1^{er} décembre 1869, tenue sous la présidence d'Octave Teissier⁴, mentionne : « M^r Aicard, poète lauréat de notre académie, et M^r Domaison officier de

² Charles-Louis-Florentin Richard (1815-1889), ancien élève de l'École polytechnique, chef de bataillon du Génie. D'abord membre correspondant de la Société académique (1850-1861), il en fut membre résidant de 1863 à 1887 et assura la présidence en 1867, 1878 et 1879. — Élie-Philippe Margollé (1816-1884), lieutenant de vaisseau en retraite, membre résidant de 1857 à 1870. Il développa, avec Frédéric Zurcher, une importante œuvre de vulgarisation scientifique dans le domaine des sciences de la Nature. — François-Joseph-Charles Arlaud (1816-1899), médecin en chef, directeur du service de santé de la Marine. En raison de ses affectations, il eut une carrière « à éclipses » au sein de la Société académique.

³ Édition *princeps* dans le *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome II, 1869, pages 235-244. — On trouve deux autres publications dans : la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1868-1869, 12^e volume, pages 164-168 ; et *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 2^e année, n^o 15, dimanche 6 février 1870, page 1 colonne 3 et page 2 colonnes 1-3. Ce poème est publié dans le présent numéro d'*Aicardiana*.

⁴ « Teissier Antoine, Charles, Marius, Octave : né à Marseille le 9 janvier 1825. Successivement secrétaire général de préfecture en Algérie, puis dans le Var, Octave Teissier devient receveur municipal de Toulon le 26 septembre 1855. Il a établi un inventaire sommaire des archives municipales antérieures à 1790. Nommé archiviste de la ville de Marseille de 1874 à 1877, il part ensuite à Draguignan comme conservateur de la bibliothèque et du musée. Il meurt dans cette ville le 19 novembre 1904. » (*Livre d'or du bicentenaire de l'académie du Var 1800-2000*, Toulon, imprimerie du Sud-Est, 1^{er} trimestre 2000, in-8^o, page 111). — Arrivé à Toulon en septembre 1855, Octave Teissier rejoignit la Société académique en 1858 ; il en fut secrétaire-archiviste (1863-1865), puis secrétaire général en 1867 et enfin président durant les

marine et philologue sont proposés pour être membres de la société. M^r Billon est chargé de l'examen de leurs titres à l'admission⁵. »

Le Carillon publia, fort à propos, une longue biographie littéraire du jeune écrivain⁶, signée « Lazare Patrie » – pseudonyme sous lequel Jacques Papin reconnaît Victor Pietra, – et l'élection eut lieu le mercredi 5 janvier 1870 : « M^r Billon, rapporteur de la commission chargée d'examiner les titres de MM^{rs} Aicard et Domezon, ayant conclu à l'admission des deux candidats, la société ratifie ses conclusions à l'unanimité, et déclare conséquemment ces deux messieurs membres de l'académie du Var⁷. » Étaient présents : MM. Octave Teissier, président ; Louis-Gustave Lambert, secrétaire général ; Charles Ginoux, trésorier ; Antoine Bronze, secrétaire des séances ; Aubert, Secourgeon, Rimbaud, Turrel, Billon, Mouttet, Raoulx, Noble, Revellat, Arlaud, membres⁸.

années 1869 et 1872. Nommé président honoraire le 3 décembre 1873, il le demeura jusqu'à son décès.

⁵ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874)*, page 78. — Paul-Joseph-Balthazar Billon (1821-1873) était alors juge au tribunal civil de Toulon et acheva sa carrière comme conseiller à la cour d'appel de Bordeaux. Membre résidant de 1861 à 1871, il exerça une courte présidence du 2 février 1870 au 1^{er} juin 1870.

⁶ *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 1^{re} année, n^o 9, dimanche 26 décembre 1869, page 1 colonne 3 et page 2 colonnes 1-3.

⁷ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874)*, page 80. Par cette élection, Jean Aicard entra dans la catégorie des membres titulaires.

⁸ Louis-Gustave Lambert (1818-1898) est bien connu par sa monumentale *Histoire de Toulon* en quatre gros volumes. Charles Ginoux (1817-1900) et Charles-Antoine Bronze [Bronzi] (1814-1895) étaient des artistes peintres réputés. Parmi les membres présents : Adolphe-Gustave-Charles-Ferdinand Secourgeon (1807-1896), médecin en chef des Armées ; Jean-Baptiste-Antoine Rimbaud (1813-1884), officier du commissariat de la Marine, collaborateur de *La Sentinelle* toulonnaise, de la *Revue maritime* et du *Toulonnais* ; Jacques-Laurent Turrel (1818-1881), chirurgien de la Marine puis médecin homéopathe, conseiller municipal de Toulon ayant contribué au boisement

Contrairement aux habitudes jusque-là établies, les comptes rendus des séances ne précisent pas qui proposa la candidature de Jean Aicard. Il est généralement admis que c'est Alexandre Mouttet qui aurait introduit le jeune homme au sein de la société savante. Mais, en raison de sa liaison bien connue avec la mère du postulant, il éprouva probablement quelque scrupule à parrainer trop ostensiblement son protégé. C'est donc l'avocat Nestor Noble qui hérita de cette mission : « si j'ai cédé au plaisir de vous conduire parmi nous, vous, que j'ai vu grandir » dit-il, en effet, en apportant la réponse de l'académie au discours de réception du nouvel élu.

Il a parfois été dit que Jean Aicard aurait bénéficié d'une dispense d'âge pour entrer dans la Société académique : or, en 1870, celle-ci était régie par le règlement adopté dans les séances des 17 juin et 29 août 1867 qui n'imposait aucune condition d'âge particulière⁹ ! Et si le nouvel académicien pouvait paraître, effectivement, bien jeune – à peine vingt-deux ans – on notera que, bien avant lui, Théodore Thurner, premier prix de piano du Conservatoire de Paris, pianiste, organiste et compositeur, né le 13 décembre 1833 à Pfaffenheim (Haut-Rhin), devint membre résidant le 13 février 1856, donc âgé d'à peine plus de vingt-deux ans.

La Société académique varoise accueille notre écrivain parce qu'il pouvait revendiquer une œuvre littéraire déjà conséquente.

du Faron ; Jean-Claude Raoulx (1816-1898), polytechnicien, ingénieur des Ponts et Chaussées ; Nestor-Zéphyrin-Louis Noble (1830-1895), avocat, conseiller général du Var et conseiller municipal de Toulon, homme de lettres ; Jean-Pierre Revellat (né en 1817), ingénieur, directeur du service des travaux publics de la ville de Toulon ; Alexandre-Barnabé Mouttet (1814-1901), juriste, homme de lettres... et compagnon de la mère de Jean Aicard.

⁹ Règlement publié dans le *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome premier, 1868, pages 1-12.

Ses écrits d'enfance et d'adolescence conservés par les archives municipales de Toulon consistent en effet en plusieurs centaines de poèmes, une dizaine de pièces de théâtre et quelques récits en prose... d'une qualité très inégale : à côté des ébauches inachevées, des brouillons très raturés, des pages entières cancellées, des essais plus ou moins adroits, des poèmes lourdement corrigés par des censeurs impitoyables, qui marquent les étapes de la genèse et du mûrissement d'un talent en devenir, nous trouvons également des mises au net, quelques essais de regroupement des poèmes les plus achevés, la jolie bluette *Jacqueline*¹⁰, enfin des vers publiés dans la presse marseillaise, toulonnaise et dracénoise¹¹.

Le jeune poète avait également livré à l'impression le poème *Jeanne d'Arc*, son premier recueil *Les Jeunes Croyances* et le dialogue en vers primé par la Société académique. Il venait d'achever un second recueil poétique, *Les Rébellions et les Apaisements*, annoncé « sous presse » en février 1870. Le volume ne vit toutefois le jour qu'en septembre 1871 en raison des événements politiques : chute de l'Empire puis Commune de Paris. Enfin, il avait déposé deux œuvres dramatiques : les acteurs du Gymnase à Marseille s'activaient à répéter sa comédie en un acte et en vers, *Au clair de la lune* ; quant à son *Faust*, le comité de lecture de la Comédie-Française en eut la primeur le

¹⁰ Dont j'ai retrouvé le manuscrit autographe chez un libraire de Los Angeles et que j'ai publiée dans : AICARD (Jean), *Contes et récits de Provence*, Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-8°, 206 pages ; textes choisis, commentés et annotés par Dominique Amann. — Ce récit charmant, qui met en scène une idylle campagnarde dans le petit village de La Garde, près de Toulon, est le premier texte en prose de Jean Aicard mis au net en vue de l'impression.

¹¹ Concernant les jeunes années de Jean Aicard – vie et œuvres – cf. l'ouvrage de référence : AMANN (Dominique) et PAPIN (Jacques), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise (1848-1873)*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 304 pages.

jeudi 13 mai 1869 et adressa ses félicitations aux jeunes auteurs... mais il n'était guère d'usage de jouer des traductions au Théâtre-Français¹² !

Ce bagage, peu habituel chez un si jeune écrivain, annonçait une belle carrière dans les lettres françaises. La candidature de l'aspirant académicien ne rencontra donc aucun obstacle et son élection fut même acquise très facilement : à l'unanimité.

Le discours de réception

Tout nouveau membre titulaire devait prononcer un discours de réception à la plus proche séance solennelle ouverte au public. Ces exercices constituaient, dans la ville, des événements à la fois mondains et intellectuels, attirant un public de qualité ; et la présence – fort inhabituelle – d'un si jeune impétrant ne pouvait qu'exciter toutes les curiosités.

Il fallut faire vite car la séance publique de l'année 1870, initialement programmée au mois de mars, fut finalement avancée au 26 janvier ! Jean courut d'abord à Marseille où sa comédie *Au clair de la lune*, créée le mardi 18 janvier 1870, obtint un franc succès et se maintint plusieurs soirées. Le mercredi 26, il était revenu à Toulon pour y prononcer son discours et il offrit à ses auditeurs une dissertation sur la poésie¹³.

Cette manifestation littéraire fit, naturellement, l'objet de comptes rendus dans la presse locale, notamment dans l'*Écho du Var*, *Le Var* et *Le Carillon* :

¹² Traduction en vers du *Faust* de Goethe par Jean Aicard et Elzéar Bonnier-Ortolan : reçue par le Vaudeville en août de la même année... puis par le Théâtre des Nations en décembre 1882... la pièce ne vit jamais les feux de la rampe et ne connut pas les honneurs de la publication.

¹³ Le discours de réception de Jean Aicard et la réponse de Nestor Noble sont publiés dans le présent numéro d'*Aicardiana*.

La Société académique du Var a reçu solennellement en séance publique M. Jean Aicard, auteur des *Jeunes croyances*, bien connu des lecteurs de l'*Écho du Var*.

Jean Aicard avait choisi, pour thème de son discours de réception, *La Poésie*.

C'était là un attrait puissant pour réunir dans la grande salle de l'Hôtel de Ville l'élite de la société intelligente de Toulon. Disons à l'honneur des dames qu'elles n'ont pas manqué au rendez-vous de la muse.

Le discours du jeune poète a été chaleureusement applaudi – il le méritait ; il révèle un esprit solide, maître de lui-même ; un caractère, un homme en un mot.

Bien que la manière dont l'orateur envisage la poésie puisse ne pas satisfaire tous les esprits, son discours n'en reste pas moins empreint d'une très vive originalité et d'une grande élégance de forme.

Le poète était réellement beau sur son trépied ; et son éloquence, comme un souffle inspiré, a passé sur l'auditoire qu'il a fait vibrer d'une émotion à la fois artistique, amoureuse, humaine et libérale.

Dans une réponse, aussi bien pensée que bien exprimée, M. Noble, avocat, a félicité le jeune poète et a trouvé des horizons nouveaux sur le thème traité par le récipiendaire. Son discours, remarquable en tout point, a fait sur l'assemblée une impression d'autant plus profonde, que M. Noble a été l'éloquent et fidèle interprète de la pensée intime de tous.

[...].

M. Jean Aicard a clôturé la séance par la lecture de sa pièce de vers : *Sur un champ de bataille*, couronnée par la Société académique au concours de poésie de 1869.

Le public, par ses vifs applaudissements, a sanctionné le jugement déjà porté par l'Académie.

Somme toute, noble et belle fête de l'intelligence que nous voudrions voir se reproduire souvent à Toulon, où se trouvent, — malheureusement un peu trop isolés, — tant d'esprits distingués dans les lettres, les sciences et les arts.

Paul SIMON¹⁴.

La Société académique du Var s'est réunie mercredi 26 janvier, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, à l'effet de



Jean Aicard
(dessins anonyme, ca 1870)

¹⁴ *L'Écho du Var*, dimanche 6 février 1870, « Variétés ».

procéder à la réception de deux de ses membres, récemment élus : le jeune poète Aicard, auteur des *Jeunes croyances*, et le savant philologue M. Domezon, capitaine de frégate.

La séance, qui était présidée par M. Teissier, et à laquelle assistaient M. Montois, préfet du Var, président honoraire, M. l'amiral Jurien de Lagravière, membre de l'Institut, et un nombreux public, a été ouverte par Jean Aicard. Le récipiendaire avait choisi pour sujet son discours : *La Poésie*.

Il a établi que la poésie étant la beauté, l'harmonie, l'honnêteté, éléments essentiels à la vie de la nature et de l'homme, — la poésie participe de l'immortalité du monde, ou du moins est aussi durable que lui.

Ce remarquable discours, prononcé d'une voix sympathique qui a pénétré tout l'auditoire, a été chaleureusement applaudi.

Dans une brillante réponse, M. Noble, avocat, a félicité le jeune récipiendaire et a développé avec une grande force, des variations nouvelles sur le thème qu'avait choisi le poète.

[...] mais, la séance s'étant prolongée au-delà de l'heure prévue, le Président a donné la parole à M. Jean Aicard pour lire sa pièce couronnée par la Société académique au concours de poésie de 1869.

Cette pièce intitulée : *Sur un champ de bataille* (le sujet mis au concours était un *dialogue entre le génie de la paix et le génie de la guerre*), a été fort appréciée par l'assemblée entière. Le lauréat a dit ses vers avec élan, et les applaudissements qu'il a recueillis sont venus sanctionner le jugement de la Société académique. Le poète est jeune ; son talent et sa jeunesse ont frappé tout le monde, et à coup sûr, il gardera le souvenir des témoignages de sympathie qu'on lui a prodigués¹⁵.

¹⁵ *Le Var*, dimanche 6 février 1870, « Toulon ».

Fidèle à son habitude, le *Carillon* donna, quant à lui, dans le registre humoristique :

Une étoile filante est tombée comme une tuile sur la tête de M. le docteur Lambert, secrétaire général de Société Académique du Var. Par suite de cet accident, il se trouve dans l'impossibilité de rédiger le compte rendu de cette séance.

Nous le remplaçons dans cette tâche, et si nous n'avons aucun espoir de nous en acquitter avec le talent qui lui est particulier, nous essayerons du moins de le faire exactement.

Que j'aime à voir,
Autour de cette table,
Des ingénieurs et des artistes,
Des médecins et des chimistes,
Que c'est comme un bouquet de fleurs.

En attendant l'ouverture de la séance, la conversation s'engage dans l'auditoire qui est très nombreux.

— Quel est ce gros monsieur assis sous le portrait de l'impératrice ?

— C'est M. Billon, un *homme de jugement*, qui probablement remplacera M. Teissier dans les fonctions de président de la *Satiété* Académique. Comme vous voyez, on ne saurait mieux choisir.

— Et cet autre, à la droite de M. Billon ?

— C'est le docteur Lambert, un historien distingué.

— Ohé ! Lambert !

— Et ce grand joufflu qui rit toujours ?

— C'est l'avocat *Gai*.

— À la droite de M. Noble, que j'aperçois là-bas, je vois quelque chose dont la forme ne me rappelle l'idée d'aucun objet à ma connaissance. Qu'est-ce que ça ?

— Ça ? C'est le nez de...

— Ça un nez ? Oh ! quel nez !

— Oui, c'est le nez de M. Rimbaud, un savant érudit, qui traite la culture des huîtres : ce qui prouve, une fois de plus, que les extrêmes se touchent... mais ne se ressemblent pas.

— On tarde bien à commencer ?

— Le président n'y est pas, mais je crois qu'il vient. En effet, j'entends le *pas Teissier* !

Entrent M. Teissier, président de la Société Académique et M. Montois, Préfet du Var, président d'honneur de la Société.

La séance est ouverte. M. Jean Aicard, jeune poète d'un grand avenir, remercie, avec effusion le Président qui lui a donné la parole, pour prononcer son discours de réception.

— Allons, dépêchez-vous, lui dit le Président — Il est 8 heures *Aicard*.

Le discours de M. Aicard est écouté dans le plus profond silence et vivement applaudi.

M^e Noble lui répond dans un style *identique* ; son discours est parsemé de pensées délicates et quelquefois malicieuses. Ainsi, quand il blâme énergiquement les poètes qui mettent leur muse au service des rois, un tonnerre d'applaudissements couvre sa parole, et le nez académique de M. Rimbaud oscille en signe d'approbation.

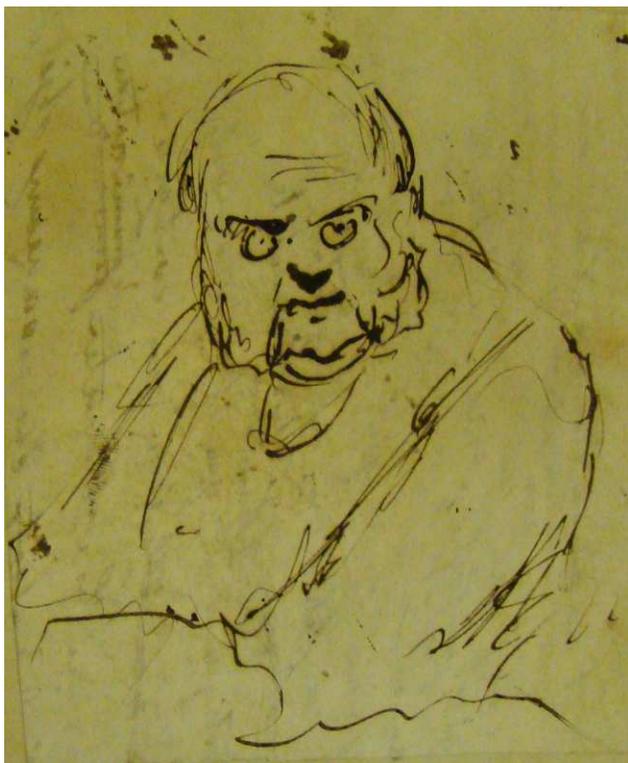
Que M. le Président me permette de lui faire observer ici, qu'une autre fois il conviendrait de n'ouvrir la séance qu'à neuf heures, afin que M. Domézon ait le temps de dîner avant de s'y rendre et que le public puisse goûter au moins quelques morceaux de son discours, que M. Domézon a avalé tout entier.

La parole est à M. Thouron, ce bon vieillard sympathique, au milieu d'un silence religieux, débite une pastorale en vers provençaux dans laquelle se glissent quelques fines allusions à l'expédition du Mexique, peu favorables à ceux qui l'ont provoquée.

M. Montois, préfet du Var, écoute sans sourciller et semble *résolument résigné*.

M. Thouron est frénétiquement applaudi.

La parole est à M. Zurcher, qui nous apprend que les étoiles filantes sont des bolides tombés en grande quantité dans sa bouche, la nuit dernière, pendant qu'il observait les astres, ce qui l'empêche de parler d'une façon intelligible et que les dites étoiles filantes filent si lentement que le public s'endort. M. Montois, préfet du Var, semble toujours de plus en plus résigné. Heureusement que la musique entame un morceau harmonieux qui fait rouvrir les yeux et les oreilles des auditeurs.



Le Dr Thouron

(dessin de Pierre Letuaire, archives académie du Var, volume 3)

Le docteur Arlaud, d'un accent aussi provençal que familier nous apprend en sa qualité de médecin, que le meilleur remède contre la piraterie est de faire avaler à MM. les pirates, en guise de pilule, un boulet dont un maître coq se serait servi pour piler son café.

Cette soirée mémorable se termine par la lecture que fait M. Aicard, de son *Dialogue entre le génie de la Paix et le génie de la Guerre*, poésie d'un goût exquis, couronnée l'année dernière par la Société Académique.

Le Président déclare la séance levée. Aussitôt la musique de la marine exécute une polka tellement entraînante que le public sort en dansant.

CHICHOIX¹⁶.

Le plus jeune académicien varois reçut de nombreux éloges... parmi lesquels j'ai sélectionné celui de son ami l'enseigne de vaisseau Théophile Delboy¹⁷, un sonnet daté « 13 février 1870 » :

***À mon ami Jean Aicard
et sa sœur Jacqueline.***

Le poète a besoin pour l'aimer d'une sœur
Qui se penche sur lui comme une jeune mère
Et lui parle tout bas, jamais avec colère :
C'est un enfant qu'il faut mener par la douceur.

¹⁶ *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 2^e année, n° 14, dimanche 30 janvier 1870, page 3, colonnes 2-3, « Séance publique de la Société académique du Var ».

¹⁷ Pierre-Théophile Delboy, né le 12 septembre 1845, entra au service en 1862 et fut promu enseigne de vaisseau en octobre 1867, mais il mourut prématurément quelques temps après.

Voyez-vous tour à tour notre grave penseur
Moqueur, triste ou joyeux et plaisant ou sévère ?...
Il aime l'univers entier... mais il préfère
Le parfum de bonté d'un doux sourire en fleur !

Oui, voilà le grand charme, et c'est la même chose
Qui fixe le poète où l'abeille se pose
Et puise de son miel les subtils éléments :

Des parfums de la fleur le doux miel se compose ;
Et dans les vers les plus émus, les plus charmants,
Passe comme un reflet de sourires aimants ¹⁸ !

1870-1901, membre titulaire de l'académie

20

Les aléas de sa vie ne permirent pas à Jean Aicard de participer très assidûment aux activités de la Société académique puis de l'académie du Var. Après les événements de 1870 et 1871, le jeune homme se partagea en effet entre Paris et le Midi : il poursuivait, dans la Capitale, sa carrière de journaliste et d'écrivain et retrouvait le Var – la ville de Toulon ou la bastide gardéenne des *Lauriers-Roses* – pour de courts séjours, principalement durant l'été et aux fêtes de fin d'année. Il ne négligea pas, cependant, la Société académique qui l'avait si chaleureusement accueilli et dans laquelle il comptait quelques amis et de nombreux admirateurs de son talent. Le dépouillement systématique des archives de l'académie du Var en fait foi :

– séance du 2 mars 1870 : « M^r Aicard fait la lecture de quatre poésies qui feront partie d'un volume actuellement sous presse

¹⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, recueil manuscrit non paginé.

et qui aura pour titre : *Les Rébellions*. Les titres de ces poésies sont : *les proues, à la Mer, un retour, les cimetières*. Cette lecture a fait à la société le plus grand plaisir et leur publication ne peut que lui faire beaucoup d'honneur ¹⁹. » ;

– séance du 6 avril 1870 : « M^r Jean Aicard, membre résident, offre à la société un exemplaire de sa brochure “Au clair de la lune” ²⁰ » ; « Le Président fait connaître la liste des membres de la société qui iront représenter la société à la réunion de la Sorbonne ce sont : MM. Thouron, Gay, Mouttet, Aicard, Billon. Sur sa demande, M^r Revellat a été ajouté à cette liste. La soirée est terminée par la lecture de la pièce en vers *Pygmalion* par M^r Aicard ²¹. » ;

– séance du 1^{er} juin 1870 : Jean Aicard, absent, est nommé troisième membre – après Senès et Allègre – de la commission du concours 1870 de poésie et arts ; il est également élu à la commission du bulletin pour les « travaux d'art ²². »

21

En raison des événements politiques, l'académie ne reprit ses activités qu'en avril 1871. Très absorbé par ses travaux littéraires et la publication de son recueil poétique *Les Rébellions et les Apaisements*, Jean ne put participer aux réunions mensuelles de la Société, mais son nom y fut cité :

– séance du 8 novembre 1871 : « Le Président met à la disposition des membres de la société les ouvrages suivants qui lui ont été adressés : [...] *Les Rébellions et les Apaisements*. Volume

¹⁹ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), page 89.

²⁰ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), page 91.

²¹ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), page 92.

²² Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), page 95.

de poésies par Jean Aicard, membre de la société. [...] En l'absence du rapporteur M^r le président donne lecture d'un rapport de M^r Jean Aicard : *Les Lieds d'amour* offert par M^r Gabrié. Le rapporteur sait mêler, avec art et poésie, une critique aimable aux louanges affectueuses qu'il donne à l'auteur²³. » ;

— et le 3 janvier 1872 : « Rapport sur les poésies de M^r Jean Aycard par M^r Sénés dont la conclusion indique la comédie lyrique comme étant la voie principale qui s'ouvre au talent de notre collègue²⁴. »

À la fin de l'année 1871, Jean Aicard fit son grand retour à Paris. Il ne revint à Toulon qu'en juillet. Il avait prévu de reprendre ses activités parisiennes au début du mois de septembre 1872, pour répondre à l'impatience de ses collègues de la *Renaissance littéraire et artistique*, mais il ne voulut pas abandonner, à l'instant suprême, le bon grand-père Jacques qui vivait ses derniers jours : l'aïeul décéda le 29 septembre. Son petit-fils ne reprit donc le chemin de la Capitale qu'en octobre. Durant toute l'année 1872, il ne participa à aucune séance de l'académie.

Le 15 janvier 1873, lors de la soirée traditionnellement donnée pour l'anniversaire de la naissance de Molière, le jeune écrivain obtint un franc succès sur la scène de la Comédie-Française, avec *Mascarille*, un court monologue délicieux d'invention et d'écriture dit par Coquelin aîné. Pour commémorer l'événement, le général François-Gabriel – dit *Francis* – Pittié, membre résidant de l'académie du Var, adressa à son collègue ce sonnet très érudit :

²³ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874)*, pages 109-110. Sur ce personnage, voir ma notice biobibliographique « Alfred Gabrié », *Aicardiana*, n° 2, mai 2013, pages 5-34.

²⁴ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874)*, page 116.

À mon ami Jean Aicard, le charmant poète de Mascarille.

Du sauvage souci, du morose guignon,
Ton vers n'a point subi l'influence maligne ;
Ailée, et te montrant le Permesse d'un signe,
La divine Artémis t'eût pris pour compagnon.

Ta Muse, que d'Urfé hantait sur le Lignon,
Et que Dante moins sombre à Pétrarque désigne,
Mêle, puissante et souple, aux fleurs de son chignon,
Un verdoyant rameau de laurier ou de vigne.

Hors des banals chemins où, d'idéal privé,
Se presse, aveugle et sourd, ce siècle dépravé,
Sur les vierges sommets du Pinde tu m'emportes.

L'immortel Apollon, le rayonnant Phœbus
De l'avenir sans fin t'ouvre les larges portes,
Et l'Olympe de l'art comporte un astre de plus.

Toulon, 20 janvier 1873

Francis Pittié²⁵

Le prix de poésie française de 1873

Au cours de la séance du 6 novembre 1872, le président soumit à ses collègues présents une requête municipale :

Enfin M^r le Président donne à la réunion lecture d'une lettre que M^r le Maire de Toulon lui a adressée pour demander à la

²⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 5, page 57, poème autographe de l'auteur.

Société académique du Var son opinion, et s'il y a lieu, sa coopération pour organiser, à l'occasion du concours régional qui doit se tenir à Toulon en 1873 une exposition des B. Arts et même un concours de Poésies.

Cette proposition aussi intéressante que flatteuse pour notre Société reçoit l'accueil empressé qu'elle méritait ; et il est aussitôt nommé deux commissions qui doivent se réunir assez promptement et d'une manière assez suivie pour faire connaître au plus tôt à M^r le Maire les résultats de leurs observations sur les voies et moyens à prendre pour donner à ces divers concours tout l'éclat désirable ²⁶.

Ces commissions se mirent au travail aussitôt et présentèrent le fruit de leurs réflexions dans la séance extraordinaire de l'académie tenue le 18 novembre suivant. La seconde proposa cinq concours :

24

1^{er}. – Poésie écrite dans un des idiomes dérivant de la langue d'Oc et actuellement parlé dans la région prenant part au concours. Le sujet de la poésie est laissé au choix des concurrents. Prix : une médaille d'or de cent francs.

2^e. – Poésie française : Puget. Prix : une médaille d'or de cent francs.

3^e. 4^e. 5^e. – Histoire, archéologie, biographie. Les travaux envoyés à ces trois concours devront traiter des sujets se rattachant exclusivement aux départements de la région.

Les ouvrages couronnés seront publiés aux frais de la ville de Toulon et les auteurs recevront un tirage à part de cent exemplaires sur papier de Hollande.

²⁶ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), séance du 6 novembre 1872. Dans cette partie, le volume n'est ni folioté ni paginé.

Des médailles d'argent et des mentions honorables pourront être décernées aux auteurs des travaux qui, par leur importance ou le talent avec lequel ils auront été traités, paraîtront mériter l'une de ces distinctions ²⁷.

Jean assista, le 19 avril 1873, à la création, au Grand-Théâtre de Marseille, de l'opéra *Pétrarque*, du compositeur toulonnais Hippolyte Duprat ²⁸ ; et c'est probablement après quelques journées ou semaines passées dans la métropole rhodanienne qu'il retrouva Toulon ; il participa à la séance du 4 juin.

Il fut de nouveau lauréat de la Société académique du Var qui lui attribua la médaille d'or de son concours de poésie française pour un long poème de deux cent quatre-vingt-six vers à la gloire de l'artiste provençal Pierre Puget ²⁹. La remise des prix eut lieu au Grand-Théâtre de Toulon le samedi 7 juin 1873, au cours d'une soirée artistique et musicale organisée par la municipalité :

25

Ce soir à 8 heures, grande soirée artistique et musicale au Grand-Théâtre, pour la distribution des récompenses aux lauréats de l'Exposition des Beaux-Arts et des concours littéraires.

Des invitations spéciales ont été adressées par M. le Maire aux diverses autorités et notabilités de la ville, à qui des places sont réservées sur la scène.

Madame Arnaud, MM. Gilland, Grobet et Signoret, artistes du Grand-Théâtre de Marseille, chanteront ou exécuteront les

²⁷ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), séance du 18 novembre 1872.

²⁸ Cf. son compte rendu publié par le *Moniteur universel*, dans sa livraison du mercredi 23 avril 1873, sous le titre « Une première à Marseille ».

²⁹ Ce poème est publié dans ce présent numéro d'*Aicardiana*. – En poésie française, le jury accorda également une médaille d'argent et deux mentions honorables.

principaux morceaux de *Pétrarque*, l'opéra du maestro toulonnais, M. Duprat.

Introduction à grand orchestre, discours d'ouverture, proclamation des lauréats, distribution des récompenses, lecture des poésies couronnées, rapport sur ces concours, le tout alternant avec la musique ou les chants, tel est le programme de cette fête, dont l'attrait est complété par la présence du célèbre félibre V. Gelu, qui viendra lire ou réciter en personne une de ses plus originales compositions provençales³⁰.

Les décisions du jury – pourtant souverain ! – furent contestées par deux candidats malheureux, d'une manière suffisamment publique pour que la petite presse s'en fit l'écho :

À TRAVERS LIVRES ET JOURNAUX

M. Louis Gorlier et M. Louis Pélabon, ce dernier par la plume de l'éditeur Castex, ont protesté contre la décision du jury des concours poétiques qui plaçait leurs œuvres au-dessous de celles de Jean Aicard et de Fortuné Martelly.

Les deux concurrents malheureux ont porté leur cause devant le public et la critique, ces juges en dernier ressort et des écrivains et des jurés académiques eux-mêmes.

J'aurais éprouvé une indicible satisfaction à trouver nos Immortels en défaut sur toute la ligne, mais, n'en déplaise à MM. L. Gorlier et L. Pélabon, la critique la plus impartiale ne trouve rien à réformer dans le jugement duquel ils appellent : mais, n'en déplaise à Jean Aicard et au jury, le premier prix de poésie française pouvait être plus utilement attribué.

En faveur de qui ? *Nescio*. Mais, en tout cas, à celui dont l'œuvre, par ordre de mérite, venait immédiatement après le

³⁰ *La Sentinelle du Midi*, 3^e année, n^o 626, dimanche 8 juin 1873, page 2, colonne 5.

Pierre Puget de J. Aicard. Remarquez, je vous prie, que je n'entends en aucune façon, mettre en doute l'impartialité du jury, ni amoindrir la valeur de l'œuvre couronnée. J'établis qu'à mon sens, le Lauréat ne devait point prendre part au concours et le jury mettre, de par son pouvoir discrétionnaire, Jean Aicard hors concours.

Et cela non point parce que Jean Aicard est membre de la Société Académique, mais parce que sa notoriété ne lui permettait pas d'arriver second dans une lutte contre des inconnus.

Non couronné, son *Pierre Puget* n'en serait pas moins resté une belle œuvre, malgré certains points de détail que nous relèverons un jour, quand nous nous occuperons des poésies médaillées. En ce moment, c'est de M. Gorlier et de M. Pélabon, dont les causes sont pendantes depuis près de trois mois, qu'il nous faut parler.

À la poésie française le pas.

Et d'abord, « *devenu tardivement un obscur rimeur par l'effet des amertumes de la vie* », pourquoi M. Gorlier qui paraît avoir de son talent une si juste mesure, est-il surpris de n'avoir pas été placé en première ligne ?

On naît poète, on devient rimeur. Or M. Gorlier qui n'hésite pas à confesser que les amertumes de la vie l'ont fait rimeur, pouvait-il raisonnablement soutenir le parallèle avec un poète *de race*, ainsi qu'il appelle son heureux concurrent ? Non bien certainement.

Mais pris d'un scrupule et pensant que cet aveu naïf pouvait être dicté par une modestie exagérée, j'ai lu, attentivement lu les vingt strophes de huit vers chacune qui constituent l'œuvre de M. Gorlier.

C'est justice à lui rendre, l'auteur n'a pas été aveuglé par la modestie ; il a dit vrai.

[...].

Que M. Gorlier me pardonne de lui arracher une illusion, mais il m'a provoqué à cet acte inhumain par sa préface. Mieux que jamais il a droit à la « fiche de consolation résumée dans cet adage : *Honneur au courage malheureux.* »

Mais, au nom du ciel, « Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier ! »

Je m'aperçois, un peu tard, que la place va me manquer pour apprécier l'œuvre en vers provençaux de M. Louis Pélabon.

Ce n'est plus à 160 vers seulement que nous avons affaire ; c'est à tout un poème : aussi pour ne pas tenir le journal tout entier et pour ne pas faire deux désillusionnés d'un seul coup, je renvoie à samedi prochain la critique de *La Peste de Toulon*.

[...].

FRÊLON³¹.

Louis-Raymond Gorlier, né à Embrun (Hautes-Alpes) le 4 août 1815, s'établit à Toulon avec au moins deux sœurs. Il y épousa, le 1^{er} septembre 1858, Marie-Anne-Julie-Ernestine Bourdé de Villehuet, jeune veuve d'un chirurgien de marine, mais leurs trois enfants moururent en bas âge : dans les actes d'état civil, Louis Gorlier est dit « teneur de livres » ou « caissier ». Conseiller municipal et adjoint au maire de Toulon dans les années 1876-1881, il se préoccupa fort de questions artistiques

³¹ *La Guêpe de Toulon*, 1^{re} année, n° 2, dimanche 26 octobre 1873, page 3, colonnes 1-2. *La Guêpe* ayant dû suspendre sa publication quelque temps, la suite annoncée ne parut pas...

³² Louis Gorlier a livré à l'impression : *Le Peuple toulonnais à S. M. Napoléon III, empereur des Français, à son retour de son voyage en Algérie*, Toulon, imprimerie d'Eugène Aurel, 1865, in-folio plano, 1 page ; paroles d'une cantate dont la musique fut faite par l'organiste toulonnais Gustave Cézanne pour la venue à Toulon, en septembre 1860, du couple impérial. – *Concours poétiques de Toulon (1873), Galerie des évincés, Pierre Puget Sculpteur, Peintre et Architecte français du XVII^e Siècle, esquisse*, Toulon, typographie Charles Mihière et C^{ie}, 1873, in-8°, 12 pages. – *À la mémoire de*

et théâtrales. En dépit d'un bagage littéraire bien modeste³², l'académie du Var le reçut néanmoins comme membre associé en 1876. En 1873, Gorlier participa au concours de poésie française : n'ayant pas été favorisé d'un prix et de la publication corrélatrice dans le bulletin de la société savante, il fit imprimer lui-même son poème, précédé d'une adresse « Au public toulonnais » et invitant ses « co-évincés » à en faire autant³³ !

En revanche, Frédéric-Henri-Napoléon-Louis Pelabon (1814-1906) était un écrivain provençal et félibre très connu qui a laissé une œuvre littéraire importante, écrite aussi bien dans l'idiome toulonnais qu'en langue française. Il concourut en poésie provençale. N'ayant pas été distingué, il remit toutefois son poème³⁴ à un libraire-éditeur de la ville qui apporta la polémique en ajoutant une note liminaire :

*M. le Dr Jules Roux, inspecteur général du service de santé de la marine, en retraite, décédé à Toulon le 16 novembre 1877, Toulon, imprimerie de Michel Masson, sd, in-8°, 3 pages. – À mes chers collègues du jury pour la 2^e session des assises du Var de l'année 1878. Souvenir de notre déjeuner du 1^{er} mai 1878, signalé par une débauche d'excellents coquillages, sl, imprimerie de Gimbert fils, Giraud et C^{ie}, sd, in-4°, 1 page. – Portrait ébauché. À Mademoiselle Baptistine, notre charmante Hébé de l'hôtel Bertin, sl, imprimerie de Gimbert fils, Giraud et C^{ie}, 1878, in-4°, 1 page. – Adélaïde, ou la Fermière vertueuse, épisode de la vie des campagnes dans les Hautes-Alpes, Embrun, imprimerie de F. Jugy, 1881, in-4°, 23 pages. – On lui doit aussi les paroles d'un chœur pour orphéon, *Le Départ des mobiles* (1870), musique d'Adolphe Guiol ; ainsi qu'une traduction en vers gavots : PARNY (Évariste Désiré de Forges), *Lous Desguisements de Venus, traduits quasi littéralement en vers dins lou dialecte d'Embrun, Autos-Alpos*, par Louis Gorlier, Aix-en-Provence, Empremariè provençalo, 1881, in-8°, 59 pages.*

³³ Le poème de Louis Gorlier est publié dans le présent numéro d'*Aicardiana*. Le lecteur pourra donc le comparer au *Pierre Puget* du lauréat, Jean Aicard.

³⁴ Louis Pelabon avait participé au concours de poésie provençale dont le lauréat fut Fortuné Martelly, de Pertuis, pour une pièce intitulée *Lei dous Poutoun*. Dans ce concours, le jury accorda en outre quatre médailles d'argent et quatre mentions honorables... mais pas la moindre récompense à Louis Pelabon !

Note de l'éditeur :

Il est bon que le lecteur soit informé que ce poème faisait partie des trente-sept pièces de poésie écrites dans un des idiomes dérivant de la langue d'oc, présentées au Concours littéraire de Toulon 1873.

Après avoir convenu de l'importance de son sujet et loué la manière avec laquelle l'œuvre a été traitée par l'auteur, la décision du Jury a été celle de la laisser sans récompense sur sa déclaration que ce travail soumis à son appréciation n'est pas purement provençal, c'est-à-dire qu'il n'a pas été écrit selon les règles de la nouvelle école qui est celle des Félibres. – Ainsi renversés dans nos espérances les plus intimes par une détermination à la fois exclusive et arbitraire, nous nous empressons de soumettre au jugement d'un Public intelligent et provençal l'œuvre présentée à ce concours et désapprouvée par la Commission chargée de l'examiner.

30

Tel fut de tout concours le sort inévitable.
Auteurs, consolez-vous. Un jour plus favorable
Viendra tout éclairer, proclamer tous les droits ;
Du Public et du Temps l'on entendra la voix !
Ces suprêmes ressorts sont vos puissants refuges,
Sans crainte et sans appel ils jugeront vos juges !!!
ARTAUD (aîné), Ancien inspecteur de l'Université³⁵.

On le voit, la « guerre des graphies » était engagée, opposant les félibres partisans de la renaissance mistralienne aux écrivains plus populaires attachés à leurs habitudes ancestrales... langue littéraire contre *patouès* !

³⁵ PELABON (Louis), *La Peste de Toulon en 1721*, poème provençal en quatre chants dédié à cette cité et à la ville de Lorgues en mémoire de leurs anciennes et fraternelles relations, Toulon, Castex libraire, 1873, 56 pages.

Les Poèmes de Provence

Les académiciens varois retrouvèrent leur collègue le 3 décembre 1873 : « M^r Jean Aicard lit à la société plusieurs morceaux de poésie de son livre en cours de publication. Ces lectures faites avec une diction admirable sont écoutées avec une religieuse attention et les beautés poétiques dont son livre est rempli attirent à notre jeune poète de la part de tous les membres présents des éloges mérités³⁶. »

La société savante eut à cœur de participer au concert de louanges qui salua la parution des *Poèmes de Provence* apportant à leur auteur son premier véritable succès littéraire :

Enfin, le morceau réservé pour la bonne bouche, dans ces agapes de l'esprit, a été le nouveau volume de poésies publié par M. Jean Aicard. Ce petit livre intitulé *Poèmes de Provence*, renferme les nouvelles et suaves manifestations d'un jeune talent déjà emporté, comme on eût dit autrefois, sur les ailes de Pégase jusque vers les sommets de l'Hélicon.

C'est à M. Noble qu'a été déferée l'appréciation des *Poèmes de Provence*³⁷.

L'avocat fit son rapport le 6 mai 1874 : « Rapport sur les *Poèmes de Provence*, de M. Jean Aicard ; — M. Noble, lit son rapport sur les *Poèmes de Provence* ; dans une analyse succincte de cette œuvre, il indique la part d'originalité du poète, et comment il excelle quand il se dépouille des impressions du dehors ; puis, faisant la part de la critique, le rapporteur montre

³⁶ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874).

³⁷ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), séance du mercredi 4 février 1874.

31

par où M. Aicard ne s'est point assez affranchi d'une fâcheuse imitation, et reprochant au poète trop de continuité dans la vibration de son vers, conclut en disant que M. Aicard sera vraiment un grand poète le jour où il sera absolument dégagé de toute réminiscence et de toute attache du dehors³⁸. »

La Vénus de Milo

Bien qu'absent à la séance du mercredi 3 juin 1874, Jean Aicard en mobilisa toute l'attention par son livre *La Vénus de Milo* où il osait contester la version officielle de la découverte de la très célèbre statue :

Ce livre est consacré à l'histoire de la découverte de la *Vénus de Milo*. Dans quel état se trouvait la Vénus au moment où elle est sortie des fouilles dont elle a été extraite ? grave question, si l'on considère l'immense valeur artistique de la statue ; à laquelle au Louvre on a pieusement consacré un salon spécial, et si l'on se reporte aux discussions et aux hypothèses soulevées par la critique à cette occasion. Dans sa lettre d'envoi, l'auteur, notre collègue, fait remarquer que Dumont d'Urville, qui a eu le premier la parole sur cette question, était membre de l'académie du Var. « Je serais vraiment heureux, ajoute-t-il, si à cinquante ans d'intervalle, cette académie, par l'intermédiaire du plus humble de ses membres, avait le dernier mot dans une question d'art qui a préoccupé un demi-siècle durant, l'Europe érudite. » et l'auteur eût pu ajouter qu'il ne s'agit pas seulement de l'Europe érudite, mais bien du monde artistique tout entier.

Un artiste, déjà au courant de ces débats, M. Bronze est prié

³⁸ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874). Son long rapport a été publié *in extenso* par *Le Progrès du Var* dans ses livraisons des vendredi 29 et samedi 30 mai 1874.

et M. Bronze accepte de donner son avis sur le travail de M. Jean Aicard³⁹.

Antoine Bronze prononça dans la séance suivante : « M. Bronze lit son rapport sur le livre de M. Jean Aicard : *la Vénus de Milo* ; et conclut en faveur de la version soutenue par notre collègue⁴⁰. »

Jean Aicard participa à la séance d'octobre et en fournit à lui seul tout le contenu :

M. Jean Aicard fait part du résultat des nouvelles recherches qu'il a faites, dans le but de démêler entièrement la vérité des versions et des hypothèses contradictoires dont la Vénus de Milo a été l'objet depuis la découverte de ce marbre antique. Déjà dans sa séance du mois de juin dernier, celle où il lui fut donné lecture du rapport appréciatif du livre intitulé : *La Vénus de Milo*, la société académique avait reconnu la parfaite ressemblance des conjectures que l'auteur de cet ouvrage déduisait des faits, ainsi que des témoignages, relativement à l'attitude originale de la célèbre statue. Aujourd'hui, les probabilités que le jeune écrivain avait fait entrevoir, sont devenues des certitudes. Grâce à la sagacité de ses investigations et au soin non moins intelligent que consciencieux avec lequel il a d'abord scruté jusqu'aux moindres circonstances de la cause artistique dont il s'est fait le défenseur, puis rendu aux preuves testimoniales leur véritable sens, l'obscurité a fait place à la clarté, la légende à l'histoire, sur le terrain d'une controverse qui durait depuis un demi-siècle et semblait devoir rester sans

³⁹ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), séance du mercredi 3 juin 1874.

⁴⁰ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), séance du mercredi 1^{er} juillet 1874.

solution. Aussi, pour constater à l'honneur et au profit de qui de droit la priorité de ces perquisitions et de leur succès, la société décide que le rapport de M. Jean Aicard sera inséré dans le procès-verbal de la séance et qu'il en sera adressé une copie à l'Académie des inscriptions et belles lettres ⁴¹.

Les archives de l'académie ont effectivement conservé le texte de ce rapport, annexé au compte rendu des débats :

Rapport de M. Jean

Aicard, sur la *Vénus de Milo* :

« Messieurs,

« Il vous a été rendu compte d'un volume intitulé *la Vénus de Milo, recherches sur l'histoire de la découverte* ; j'ai publié d'abord ce travail, moins développé, dans le journal le *Temps*, et l'attention du public, toute acquise à ce qui touche la Vénus de Milo, ne manqua pas de se porter sur les faits intéressants que je livrais à la critique.

« J'avais écrit dans le journal *le Temps* : "certainement on exposera un jour au musée des antiques, auprès de la statue, les précieux fragments qui, parlant aux yeux des visiteurs, leur diront quelle attitude avait à l'origine la Vénus de Milo." Cette prévision s'est réalisée : depuis la publication de mes articles, on peut voir au Louvre, exposés sous un vitrage, devant la Vénus de Milo, les fragments du bras et de la main gauche tenant la pomme. Il n'en faut pas conclure que tout le monde

⁴¹ Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), séance du mercredi 7 octobre 1874. – l'Académie des inscriptions et belles lettres reçut effectivement ce rapport mais, ne voulant pas entrer dans des querelles de personnes, le transmit aux savants de l'École française d'Athènes (cf. *Journal des débats politiques et littéraires*, lundi 26 octobre 1874, page 3, colonnes 4-5 ; et *Le Temps*, 14^e année, n° 4948, lundi 2 novembre 1874, page 3, colonne 3).

m'ait donné gain de cause ; j'ai des adversaires qui, tout en faisant subir des variantes à leur contradiction, la maintiennent obstinément. Si piquante que pût être la recherche des modifications de leur théorie en présence des faits nouveaux que j'ai affirmés, je ne m'y attacherai point ; je me contenterai de consolider mon système tiré des documents originaux.

« Selon moi, la *Vénus de Milo* a été mutilée depuis la découverte, et les premiers qui la virent ont eu d'autres éléments que nous pour se rendre compte de la position des bras. Pendant une escarmouche (*) livrée pour la possession de la statue les bras déjà mutilés ont été brisés de nouveau et des fragments en ont été perdus. C'est là ce que j'ai soutenu dans mon livre.

« Je vous apporte, Messieurs, un extrait d'article où les faits puisés à la source même sont racontés clairement. Je m'en serais armé plus tôt, si je l'eusse connu, mais le titre de l'article ne m'avait pas immédiatement donné à penser qu'il y fût question de la Vénus de Milo.

« Je cite : "c'est au pied de la colline qui porte le nom de Kastron que s'élevait l'ancienne cité grecque dont il reste encore d'imposants débris et dans les ruines de laquelle on a découvert en 1820 la célèbre statue de Vénus... Les murs du temple qui la renfermaient sont encore en grande partie conservés. Elle a été trouvée au milieu des décombres, *debout sur un piédestal qui a été perdu depuis. Le corps était intact.* Les bras seuls, détachés et brisés par la chute des blocs de trachyte qui composaient la voûte de l'édifice, gisaient à terre en plusieurs fragments... *Elle nous serait parvenue presque entière s'il n'y avait eu, au moment de la transporter sur le navire qui devait l'amener une lutte, pleine de péripéties* entre les marins chargés de l'embarquement et l'équipage d'un bateau turc envoyé de Constantinople. C'est à ce moment que *plusieurs des fragments des bras ont été perdus* et le dos de la statue raclé par les cailloux de la

route qui conduit au port. Depuis lors, l'ancien consul de Milo, M. Brest, auquel on doit l'acquisition du chef-d'œuvre *a fait sonder et fouiller toute la rade pour retrouver les parties des bras qui y avaient été jetées*. Toutes les recherches entreprises ont été inutiles. On possède au musée du Louvre un fragment de l'avant-bras droit, la main gauche tenant une pomme, etc. etc.”

« Où ces lignes ont-elles paru ? Dans la *Revue des deux Mondes*. À quelle date ? Le 15 janvier 1867, dans un article intitulé : *Les anciens volcans de la Grèce. Souvenirs d'une excursion à l'isthme de Corinthe et dans les Cyclades, par F. Fouqué*.

« Dans ce récit de M. Fouqué, il est question du socle de la statue égaré depuis la découverte. L'existence du socle m'est confirmée encore par M. Doussault, peintre et architecte (cité dans mon livre page 105.) M. Doussault m'a écrit : “La statue, me dit M. Brest, était sur un socle carré, uni, d'environ quatre-vingts centimètres de haut.”

« Ce socle n'était pas fait pour porter une seconde statue, surtout dans les dimensions d'un Mars, à côté de la Vénus ; en effet, les premiers témoins qui ont vu ce socle, s'accordent à parler de la statue comme d'une figure isolée. J'ajoute qu'on ne voit pas comment la Vénus, groupée avec le Dieu Mars, tiendrait en même temps sa pomme, l'avant-bras gauche *relevé* devant se dresser entre les deux personnages. »

« (*) On a pu se demander de qui M. Matterer tenait l'histoire du combat, pendant lequel la statue subit de nouvelles mutilations. Je dois à notre honorable collègue, M. Bronzi, conservateur du musée de Toulon, communication de la notice de M. Matterer, sur la Vénus de Milo. Le commandant y fait cette déclaration : “Je tiens tous ces détails de M. Robert, quand j'étais son second sur le vaisseau *la Ville de Marseille*, en 1830.” On se rappelle que M. Robert commandait *la Chevette*, chargée d'aller prendre la Vénus de Milo. »

Et cette discussion historique fut suivie d'un intermède poétique :

M. L'Hôte profite de la présence de M. Jean Aicard pour adresser un élégant et spirituel sonnet à la poétique gracieuse et sentimentale de l'auteur des *Poèmes de Provence*, récemment couronné par l'Académie française.

M. Jean Aicard à son tour donne à la société, en savoureuse primeur, la lecture de poésies inédites, d'un charme exquis et d'une grande puissance d'impression ⁴².

L'académie n'a pas conservé le sonnet d'Edmond L'Hôte, mais *La Guêpe de Toulon* en a publié un autre du même auteur :

**À Jean Aicard
(qui a retrouvé les bras de la Vénus de Milo.)**

Elle était mutilée et tu nous l'as rendue
Telle qu'elle sortit du sein des flots d'azur,
L'amante d'Adonis, la divine statue,
Idéal de l'Olympe, aux traits fins, au front pur !

Ils avaient outragé les flancs en marbre dur
De cette beauté fière à demi disparue ;
Gloire au génie ailé qui nous la restitue
Dans un nouveau dessin, savant, correct et sûr !

⁴² *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 3 (1866-1874), séance du mercredi 7 octobre 1874.* — Edmond L'Hôte, receveur principal des Domaines ; membre résidant de 1872 à 1873, président en 1873 et 1874, puis président honoraire.

Aussi, comme Pâris, tenant toujours la pomme
Pour quelqu'autre Vénus d'Arles, Avignon ou Baume,
Quand lassé de Lutèce, ami, tu reviendras,

Tu verras, mollement couchée sur la pelouse,
Plus d'une brune enfant de Provence, jalouse,
T'appeler du regard et te tendre les bras ⁴³.

L'affaire de la Vénus fut encore évoquée en février 1875 :

Le Président lit une lettre de M^r Jean Aicard au sujet de *La Vénus de Milo*. L'auteur met ses collègues au courant de renseignements nouveaux des plus intéressants qu'il a recueillis sur l'enlèvement de la statue à Milo. La plupart de ces détails circonstanciés lui ont été fournis par M^r le commissaire général de la Marine, M^r Bérard qui les a recueillis à l'ambassade de Constantinople, alors qu'il était secrétaire de M^r l'amiral Roussin, ambassadeur près la Sublime Porte pendant les années 1837 à 1839.

Le Président demande la transcription de cette lettre au procès-verbal de la séance et son dépôt dans les archives de la Société ; et il ajoute que la société prend un intérêt d'autant plus vif à ces documents, que MM^r Dumont d'Urville, Matterer, d'autres témoins et M^r Jean Aicard ont tous leurs noms inscrits dans nos archives.

M^r le d^r Turrel dit que pour donner plus d'importance et d'autorité à ces documents, il serait bon que préalablement la société en référât à M^r le commissaire général, bien que M^r Jean Aicard lui en ait communiqué la rédaction.

⁴³ *La Guêpe de Toulon*, 2^e année, n^o 10, dimanche 13 décembre 1874, page 2, colonne 2 ; sonnet daté « Octobre 1874 ».

La société charge son président de voir ce haut fonctionnaire, et de lui rendre compte de sa démarche à sa prochaine séance ⁴⁴.

Le voyage en Italie

Les archives de l'académie du Var conservent, dans le dossier individuel de Jean Aicard, le compte rendu d'un voyage effectué par le poète à Florence en septembre 1875, à l'occasion du IV^e Centenaire de la naissance de Michel-Ange (1475-1564). Le jeune Jean s'y rendit à un double titre, à la fois comme représentant « un de nos journaux parisiens⁴⁵ » et en tant qu'envoyé de l'académie du Var.

L'essentiel de ce compte rendu est consacré à la chronique des diverses manifestations organisées par le comité du IV^e centenaire : réceptions à la fois protocolaires et amicales dans lesquelles « à la courtoisie habituelle des Toscans s'est ajoutée pour nous rendre plus doux le séjour de Florence je ne sais quelle fleur de politesse littéraire, je ne sais quelle grâce poétique particulière aux Florentins » ; conférences sur le Maître et ses œuvres ; cocktails, avec les traditionnels toasts portés au roi, aux organisateurs, aux participants... sans oublier la gloire de l'artiste célébré ; banquets aux chandelles dans des villas patriciennes des hauteurs de la ville ; illuminations pyrotechniques ; inauguration du monument à Michel-Ange, au sommet de San Miniato, formé d'un « *David* en bronze, fondu par M.

⁴⁴ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 5 (1875-1886)*, séance du mercredi 3 février 1875.

⁴⁵ Il s'agit de *L'Opinion nationale*. Sous le titre général « À propos du centenaire de Michel-Ange », Jean Aicard fit parvenir au journal : « I. La cité dolente, patrie de Michel-Ange » (vendredi 10 septembre 1875) ; « II. Portrait de Michel-Ange. Bonté, force » ; « III. Les douleurs de Michel-Ange » ; « IV. Des œuvres typiques » ; et une « Correspondance spéciale » (samedi 18 septembre 1875). Voir ces articles dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, 1 S 43 (3), pages 76-95 et 1 S 44 (2), pages 133-135.

Papi, sur un piédestal qui, aux quatre angles, supporte les statues du Jour, de la Nuit, de l'Aurore et du Crépuscule » reproduction de celles qui, dans la chapelle des Médicis de la basilique San Lorenzo, ornent les tombeaux des jeunes princes Laurent duc d'Urbain et Julien duc de Nemours ; inauguration d'une exposition d'œuvres du sculpteur ; visite des maisons de Michel-Ange et de Dante ; pèlerinage à l'église Santa-Croce qui abrite le tombeau de Michel-Ange ; excursion aux fouilles archéologiques de Fiesole puis au château de Vincigliata, ancienne demeure seigneuriale « restaurée en entier dans le goût du Moyen Âge »...

Mais le plus grand intérêt de ce compte rendu réside dans les deux poèmes que Jean Aicard emporta à Florence, manifestement composés pour l'occasion ⁴⁶.

40

Notre écrivain retrouva ses collègues en novembre 1876 : « La séance est terminée par la lecture fort intéressante de divers fragments d'*Othello*, tragédie de M^r Jean Aicard, membre de la Société ⁴⁷. »

Autres œuvres

La Chanson de l'enfant fit l'objet d'un rapport à la société académique :

Rapport fait à la Société Académique du Var, par M. le colonel Pittié. (Séance du 5 avril 1876).

⁴⁶ Le compte-rendu de ce voyage est publié *in extenso* dans ce numéro d'*Aicardiana*. — Le poème « La colère de Michel-Ange » a été publié par la *Gazzetta d'Italia* du 19 septembre 1875 (voir archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, 1 S 43 (3), pages 73-74).

⁴⁷ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 5 (1875-1886)*, séance du mercredi 8 novembre 1876.

La fondation de l'école parnassienne remonte à dix ans environ. Autour de quelques maîtres incontestés : Théophile Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, quelques jeunes gens se sont groupés un beau jour, les uns à peine connus, les autres tout à fait obscurs, tous également remplis de flamme et d'ardeur. L'éditeur Lemerre, dans un livre richement imprimé, a groupé et consacré les premières manifestations du jeune *Parnasse*. Je conseille aux délicats et aux curieux de lire ou de relire ce beau livre ; ils pourront ainsi juger, par comparaison, du chemin parcouru depuis cette époque par les Parnassiens, par M. Coppée, entr'autres, et par M. Sully-Prudhomme.

M. Jean Aicard a appartenu, dès le début, au *Parnasse*, ou pour dire mieux et plus, il a été immédiatement l'une des étoiles du groupe. Il possède toutes les qualités en honneur dans la jeune école : science consommée du rythme, abondance et éclat des images, richesse de la rime ; son vers est nerveux et souple ; sa phrase est harmonieuse et sonore. Il croit d'ailleurs que la poésie est autre chose qu'un vain jeu d'épithètes et de métaphores, et son style, tout éclatant qu'il soit, n'est jamais que le vêtement d'une idée. M. Jean Aicard, en un mot, est un penseur doublé d'un poète.

Sa dernière œuvre, la *Chanson de l'Enfant* est la vivante démonstration du jugement que je porte ici. La *Chanson de l'Enfant* est moins en effet un livre lyrique qu'une sorte de poème, dont toutes les parties sont reliées entre elles par une inspiration commune. Inspiration fortifiante et saine, pleine de grandeur et de charme, et qui laisse dans l'esprit du lecteur, l'impression prolongée de la beauté éternelle.

La *Chanson de l'Enfant* se divise en deux parties, la première adressée aux mères, la seconde dédiée aux enfants. Les pièces, très variées de rythme, sont tour à tour familières et profondes,

41

ailées toujours. *Musa ales*, a dit un poète. Le poème de l'enfance est là tout entier. Ce livre est tout à la fois, la glorification du berceau et le *sursum Corda* de l'âme qui s'ouvre à la pensée. Une pareille œuvre n'avait point encore été tentée. Hugo, dans son effort immense, a souvent chanté l'enfance, et nul alors ne l'a dépassé. M. Jean Aicard a voulu faire autre chose. La *Chanson de l'Enfant* est un livre complet, un tout achevé, et ce sera l'éternel honneur de notre jeune et vaillant collègue, de n'avoir point succombé dans l'accomplissement d'une tâche qui réclamait tant de qualités diverses.

Je voudrais citer quelques-unes des pièces qui m'ont paru le plus particulièrement touchantes, mais la difficulté est de bien choisir. Je cite au hasard, dans la première partie : *le Nid, l'Enfant Vénitien, le Grésil* ; et dans la seconde : *Premier Exil, la Légende du Chevrier et le Rouge-gorge*.

La *Chanson de l'Enfant* se termine par un poème absolument admirable, dédié aux *Enfants de France*. Jamais langage plus charmant et plus viril n'a été parlé aux jeunes cœurs ; c'est comme l'hymne des générations futures, et la *Société Académique du Var* peut s'enorgueillir à bon droit, puisque c'est dans son sein que de tels accents retentissent.

J'ajoute, pour finir que les libraires Sandoz et Fischbacher ont imprimé la *Chanson de l'Enfant*, avec un grand luxe typographique. Le plaisir des yeux s'ajoute ainsi à l'émotion de l'âme, et le triomphe du poète est tout naturellement complété par le succès de l'éditeur⁴⁸.

Dans la séance de juin 1879, « M^r Pietra lit avec talent l'à-propos de M^r Jean Aicard, remarquable à tout point de vue,

⁴⁸ *La Sentinelle du Midi*, 45^e année, n^o 1508, jeudi 13 avril 1876, page 3, colonnes 1-2, « Bibliographie. *La Chanson de l'enfant* ».

intitulé *Molière à Shakespeare*, à-propos qui vient d'avoir à Londres un très grand succès⁴⁹. »

Jean envoya également son recueil poétique *Miette et Noré* :

M. Blanc clôture la séance par quelques mots sur *Miette et Noré* de Jean Aicard. M. Blanc est un critique impartial. Il sait faire ressortir, dans un langage qui emprunte à la poésie toute sa grâce, les passages qui lui paraissent dignes d'éloge, et ceux plus rares où le poète semble avoir été au-dessous de son sujet.

Il n'a garde d'oublier les tableaux charmants que notre compatriote a su tracer non seulement dans son dernier ouvrage, mais encore dans la *Chanson de l'enfant* qui l'a précédé⁵⁰.

Et l'écrivain eut encore les honneurs de la séance de mars 1883 : « L'Académie française vient de décerner un prix de poésie à M^r Jean Aicard, à la suite d'un concours dont le sujet était l'éloge de Lamartine. M^r le Président rappelle à ce propos que M^r Jean Aicard est membre de la Société académique du Var et ajoute que celle-ci ne saurait rester indifférente au succès littéraire qu'il vient de remporter⁵¹. »

Pour fêter le succès du *Livre des petits*, François Armagnin lui offrit ce sonnet :

⁴⁹ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 5 (1875-1886)*, séance du mercredi 4 juin 1879. — Victor Pietra (1853-1939), avocat, poète et compositeur ; membre résidant de 1877 à 1891 puis, en raison de son départ pour le barreau de Tunis, membre non-résidant jusqu'à son décès. — Concernant la pièce, voir PAPIN (Jacques), « *Othello* ou la tentation shakespearienne de Jean Aicard », *Jean Aicard en son jardin*, actes du colloque du 5 juin 2010, Toulon, Affaires culturelles, 2010, pages 42-54.

⁵⁰ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 5 (1875-1886)*, séance du mercredi 9 novembre 1881.

⁵¹ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 5 (1875-1886)*, séance du mercredi 7 mars 1883.

Ton livre des petits est exquis, cher poète !
 Je l'ai lu maintes fois et le relis encor.
 Et je sens dans mon cœur comme un chant d'alouette
 Émietter le brio des notelettes d'or.

Le charme qu'il répand du cœur monte à la tête,
 Et la fraîche pensée, alors, prend son essor
 Et s'envole, légère, au ciel qu'elle reflète
 Pour puiser du plaisir l'ineffable trésor.

Tu luttas en soldat, poète, mais sois calme ;
 Le présent te sourit, l'avenir est à toi,
 Et ton œuvre vivra car il est plein de foi.

Si la postérité te réserve une palme
 Tu la devras au livre où s'instruira l'enfant :
 Contre l'oubli fatal son amour te défend ⁵².

En octobre 1892, peut-être pour faire écho au *Pavé d'amour*,
 Paul Mangin ⁵³ dédia à Jean Aicard un sonnet célébrant sa
 philosophie de la Pitié :

La « Devise » et la « Voix » du Poète

Cher Maître, un dernier mot ; ma muse sera brève.
 — Depuis Quatre-Vingt-Neuf, la faible Humanité,

⁵² François Armagnin (1861-1942), ouvrier armurier à l'arsenal puis chef de bureau à la mairie de Toulon, publiciste et poète ; membre résidant de 1893 à 1932 puis membre honoraire. — Manuscrit de la collection particulière de M. Joseph Gautier, son petit-fils.

⁵³ Homme de lettres, poète et publiciste, membre résidant de l'académie du Var du 3 décembre 1894 jusqu'à son décès en avril 1900. Le poème autographe, calligraphié, se trouve aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58 (71), daté « Oct. 92 ».

Vers les trois Idéals, s'oriente sans trêve :
 L'un nous coûta du sang — ce fut la Liberté ;

L'historique Nuit d'Août, généreux flot de sève,
 Vit naître le second, la sainte Égalité ;
 Le troisième, ici-bas couronnement du Rêve,
 N'est point encor entré dans la réalité.

Car la Fraternité puise au Ciel sa racine ;
 Qui donc peut décréter (tant sa source est divine !)
 La fin de l'Égoïsme et de l'Inimitié ?...

Cela serait pourtant, réponds-tu, si l'Enfance,
 Au sortir de l'école, éprise d'espérance,
 Portait au cœur — l'Amour — dans l'âme — la Pitié !

Quant à Gaston Perrette, il réserva à son collègue un poème
 délicieux sur un sujet très inattendu :

Au poète Jean Aicard

à propos des sachets de soie brodée
 où dorment ses manuscrits

Les doigts de la brodeuse ont tiré le fil d'or
 Lentement, doucement, tandis que sa pensée,
 Dans le lointain du rêve, en un charmant essor
 Joyeuse s'envolait de souvenirs bercée.

Et cependant, naissaient des fleurs de mimosa
 Sur le tissu de soie ! — Et toutes ces fleurettes,
 Fleurs d'âme, fleurs d'amour, qu'un doigt léger posa
 En gerbes, vivent là, fragiles et coquettes.

L'étoffe est repliée et le travail fini,
Parfait, maintenant cache, en ses plis, un poème.
Du poète souffrant, s'endort dans ce doux nid
L'âme mystérieuse et charmante qu'on aime.

Un coffret parfumé préserve les couleurs
Conserve la pensée écrite qu'il recèle ;
Car l'âme du poète avec l'âme des fleurs
Ont ici, marié leur jeunesse éternelle⁵⁴.

1901-1921, membre honoraire

Si Jean Aicard ne pouvait participer très assidûment aux travaux de l'académie du Var, il lui manifesta toutefois sa fidélité en lui faisant parvenir des exemplaires de ses œuvres publiées. Et cette société était très honorée de compter parmi ses membres un écrivain célèbre à qui l'on commençait à promettre l'entrée dans la grande Académie. Aussi, dans la séance du mercredi 6 mars 1901, « Sur la proposition de M. L. Gistucci, MM. François Fabié, ancien professeur au lycée de Toulon, actuellement directeur de l'école Colbert à Paris, et Jean Aicard, qui ont tous deux honoré l'académie du Var dont ils font partie, l'un depuis 1875, l'autre depuis 1870, sont nommés membres honoraires à l'unanimité⁵⁵. »

En prélude à de grandes fêtes franco-italiennes honorées de la présence à Toulon du président de la république, Émile Loubet,

⁵⁴ *Je dis tout*, n° 12, samedi 21 mars 1908, page 12. Gaston Perrette (1863-1944), professeur d'histoire naturelle mais aussi publiciste, fut membre de l'académie du Var de 1898 jusqu'à son décès, tantôt résidant tantôt non résidant, au gré de ses mutations professionnelles. Il fut également un des joyeux chansonniers du cabaret chatnoiresque toulonnais *La Cheminée*.

⁵⁵ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, volume 11.*

un Comité Aicard-Novelli fit représenter, le mercredi 3 avril 1901, le *Père Lebonnard* par la troupe de cet acteur. Jean Aicard n'avait, à ce jour, connu que des déboires avec cette pièce, pourtant reçue avec enthousiasme par le comité de lecture de la Comédie-Française le jeudi 10 juin 1886. Mise en répétition en mars 1888, l'œuvre n'accrocha pas les acteurs, qui demandèrent de nombreuses modifications, si bien que l'auteur préféra la retirer en août. Après la création par le Théâtre-Libre d'Antoine le lundi 21 octobre 1889, puis une reprise le 21 novembre suivant au Vaudeville au bénéfice de la fille d'Hippolyte Cogniard âgée et paralysée, après quelques représentations épisodiques au Théâtre du Parc à Bruxelles en janvier 1890 ou à Toulon en mars suivant, l'histoire de Lebonnard fut reprise par l'acteur Ermete Novelli dans une version italienne et en prose créée à Rome en octobre 1892. La traduction avait, certes, préservé toute l'intrigue, mais l'effet de la prosodie française était complètement perdu. Néanmoins, la pièce rencontra un tel succès que Novelli l'interpréta dans le monde entier, et notamment à Paris, au théâtre de la Renaissance, en juin et décembre 1898.

Lors de la soirée toulonnaise du 3 avril 1901, le président de l'académie du Var fut invité à siéger parmi les présidents d'honneur : « L'Académie se montre sensible à la délicate démarche du comité. Elle s'associe pleinement à cette manifestation d'art, qui a pour but d'honorer en Novelli un grand acteur, et en M. Jean Aicard un écrivain illustre, éminemment sympathique à la société dont il fait partie depuis trente ans⁵⁶. »

Et cette belle fête eut les honneurs de la presse nationale :

⁵⁶ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances, séance du mardi 2 avril 1901.*

De Toulon :

C'est demain mercredi que sera donnée au Théâtre municipal la manifestation artistique franco-italienne organisée par le comité Aicard-Novelli, sous le haut patronage de l'amiral de Beaumont, préfet maritime, des sénateurs et des députés du Var, de toutes les autorités administratives et de la presse.

Au programme : *Papa Lebonnard*, pièce en quatre actes, de M. Jean Aicard, interprétée par le grand artiste italien Ermete Novelli et sa troupe, avec causerie préliminaire par M. Léon Gistucci ; *la Bienvenue à l'Italie*, poésie de Jean Aicard, et manifestations en l'honneur de Novelli, fondateur de la « Casa di Goldoni », discours de M. Baylon, président du Comité. La musique des équipages de la flotte⁵⁷.

48

Si Jean Aicard ne pouvait assister aux séances de l'académie, du moins avait-il à cœur de lui faire parvenir des œuvres inédites pour son *Bulletin* :

***Souvenir de Maison-Close*⁵⁸**
(Vers inédits)

Voici sept mois seulement
Nous eûmes un mois charmant,
Plein de douces causeries,
De rêves et de chansons,
Et maintenant — nous baissons
Nos têtes endolories.

⁵⁷ *Le Figaro*, 47^e année, 3^e série, n° 92, mardi 2 avril 1901, page 4, colonne 6.

⁵⁸ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXVII^e année, 1909, pages 1-2. — *Maison-Close* fut la demeure d'Alphonse Karr (1808-1890) à Saint-Raphaël (Var) ; Jean Aicard lui rendait de régulières visites. D'après un manuscrit autographe conservé dans une collection particulière, ces vers auraient été écrits en 1886, mais ils ne connurent leur première publication qu'en 1909.

C'est qu'en ce temps nous étions
Dans le beau mois des rayons,
De la rose parfumée,
Et de l'espérance en fleurs.
On nie alors les douleurs,
Ou bien la peine est aimée.

Tu t'en souviens, n'est-ce pas,
De la fête des lilas,
De la fête des étoiles,
Et des soirs pâles d'été,
Où nous avons tant chanté
Au bruit du vent dans les voiles.

Mais à présent c'est l'hiver,
Et le sarment de bois vert
Pleure, crispé dans les flammes ;
Et la mer nous fait songer
Aux matelots en danger
Qui songent aux pauvres femmes !

C'est le charme du printemps
De redonner leurs vingt ans
Aux vieux cœurs — mais pour une heure,
Les laissant plus vieux après,
Et plus pleins de longs regrets,
En songeant qu'il faut qu'on meure !

Donc, attends que l'hiver noir
Soit passé, pour que l'espoir
Nous revienne à tire d'aile ;
Attends les lilas fleuris,

49

Et que sous les toits pourris
Revienne un nid d'hirondelles !

Et nous chanterons encor,
Et le soir, les couchants d'or
Pourpreront le bord des voiles,
Et la mer, d'un tendre azur,
Sera le grand chemin sûr
De l'amour et des étoiles !

*La mort du Bouvet*⁵⁹

Hellade, quand tes caps, toute la noble terre
Que tes flots amoureux caressent en dormant,
Virent nos cuirassés de France et d'Angleterre
Devant eux passer lentement,
Armés contre le Turc vassal de l'Allemand,
Tes rivages crurent entendre
Un soupir, un reproche amer,
Dans la rumeur plaintive et tendre
Que les vaisseaux puissants éveillent dans la mer.

« — Si tu reconnais qui nous sommes,
Dresse dans ton ciel un signal,
Grèce antique, dont les grands hommes
Nous ont légué leur idéal.

« La beauté qui rayonne encore
Sur l'univers désenchanté
Naquit, ruisselante d'aurore,
Dans tes flots, avec Astarté.

« Nous venons pour défendre, mère,
Ton passé, ton âme, ton nom,
La gloire d'Eschyle et d'Homère
Et la Pallas du Parthénon.

« Nous venons — comme toi, les Perses,
Comme Aristide à Marathon —
Combattre les forces perverses
Du Turc rouge et du noir Teuton.

« Nous voulons, nous, fils de ta race
Par l'esprit plus fort que le sang,
Sauver tes beautés et ta grâce,
Du Minotaure renaissant.

« N'as-tu pas quelques jeunes hommes
Héros d'amour, dompteurs d'effroi,
Résolus comme nous le sommes,
Prêts à nous suivre, avec ton roi ?

« Ou s'il faut que sans toi l'on batte
L'affreux Turc, l'atroce Germain,
Patrie auguste de Socrate,
Nourrice du génie humain.

« Hellade ! qu'une gloire insigne
Baigne d'azur et de rayons,

⁵⁹ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXII^e et LXXXIII^e années, 1914-1915, pages 37-40. Le poème est daté à la fin « *Toulon, 18 Avril 1915* ». Les archives municipales de Toulon détiennent, dans le Fonds Jean Aicard : 1^o carton 1 S 39, chemise « Manuscrits XXII », une version autographe datée « 28 mars 1915 » ; 2^o carton 1 S 38, chemise « Manuscrits XVI », une mise au net dactylographiée. — Le cuirassé *Bouvet* sauta, le 18 mars 1915, sur une mine immergée. Il faisait alors partie d'une escadre commandée par l'amiral Guépratte participant à la bataille des Dardanelles. Le navire coula immédiatement et la tragédie coûta la vie à 648 marins.

Réponds du moins par quelque signe
Au salut de nos pavillons ! »

Mais sur la terre grecque aux beautés éternelles,
Rien ne répond, pas un geste, pas une voix...
Or, là-bas, affrontant le feu des Dardanelles,
Frémissante sous les pavois,
Fièrement, vers Stamboul, l'escadre s'achemine,
Quand au choc soudain d'une mine,
Monstre pressenti qu'on bravait,
Dans ta mer bleue, ô Salamine !
Sombrèrent tout à coup les marins du « BOUVET ».

Déjà, dans le flot qui les roule,
On accourt recueillir nos morts,
Noyés que dispute à la houle
Le lointain feu plongeant des forts.

Ils auront pour lit provisoire
Le pont des contre-torpilleurs,
Et sur cette couche de gloire
Flotte l'ombre des trois couleurs.

Et chaque fois que l'on transporte
L'un d'eux vers l'hôpital flottant,
À voir tant de jeunesse morte
La mer frissonne en sanglotant.

Les marins présentent les armes
Sur le pont des autres bateaux
En tournant leurs yeux pleins de larmes
Vers les navires-hôpitaux ;

Tous les pavillons sont en berne,
Car la France est en deuil, hélas !
L'âme en prière se prosterne ;
La cloche, à bord, sonne le glas !

Et c'est alors, sainte merveille !
Qu'aux rivages de l'Hellespont,
Ton âme, ô Grèce ! se réveille,
Se lève enfin, et nous répond :

Ton sol retrouve la mémoire
De ses héros et de ses dieux ;
Ta gloire saluera la gloire
Avec les gestes des aïeux,

Et tandis que leur encens fume
Pour nos morts, tes femmes en pleurs
Dans la mer à la blanche écume
À pleines mains jettent des fleurs.

*Les Étrennes des Enfants de France aux Orphelins de la Guerre*⁶⁰

La guerre, la tempête effroyable, est passée ;
Et La France est debout, plus belle, mais blessée.
La France est notre mère ; et voilà qu'elle dit
Aux écoliers, à tout son peuple encor petit :
— « Mes enfants, recueillez dans vos cœurs mes paroles :
Cette guerre a peuplé d'orphelins les écoles...
Au jour de l'an qui vient et qui m'est glorieux,

⁶⁰ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXVI^e année, 1918, pages 41-42.

Je voudrais voir sourire un peu leurs pauvres yeux.
Moi, je saigne, voyez, mais plus fière et plus grande.
Je pleure, et je souris. C'est pourquoi je demande
À ceux de vous qui ne sont pas vêtus de deuil
De dire aux orphelins qu'ils sont tout mon orgueil,
Que la France à jamais leur sera paternelle,
Car leurs pères, nos morts, revivent tous en elle...
Donnez, enfants de France, avec des mots câlins,
Les étrennes de France à tous ces orphelins. »

— « Mère au grand cœur, ô douce France,
Avec toi nous pleurons sur eux...
Va, nous souffrons de leur souffrance,
Nous tous, tes enfants plus heureux,

« Vous, nos petits frères en larmes,
Mais dont le malheur est si beau,
La France, encore sous les armes,
Vous fait le salut du drapeau.

« Les Alsaciennes, les Lorraines,
— Sonne, clairon ! roule, tambour ! —
Frères, vous offrent pour étrennes
Les clefs de Metz et de Strasbourg.

« Et l'Amérique, l'Angleterre,
Et Rome, et tous les alliés,
Vous rapportent — paix sur la terre —
Des bonheurs longtemps oubliés.

« Ce que l'univers, qui vous aime,
Vous offre à vous, petits enfants,

Lui fut donné par la mort même
De vos pères, morts triomphants.

« Vos morts ne veulent plus vos larmes,
Car ils servaient le Droit des cœurs,
C'est le Droit, puissant par leurs armes,
Qui Vous sacre Fils des Vainqueurs.

« Dans nos petits livres d'Histoire,
Déjà votre deuil immortel
Resplendit, clair, comme la gloire,
Pourpre de sang et bleu de ciel.

« C'est pourquoi nous tous, petits hommes,
Jurons de faire nos efforts,
Demain, tout faibles que nous sommes,
Pour être dignes des grands morts.

« Il faut que leur mort soit féconde,
Et puisqu'en nous la France croit,
Travaillons, pour que, sur le monde,
Règnent la Justice et le Droit ».

Pour la séance publique du 30 janvier 1919, tenue dans la grande salle de la mairie, Jean Aicard se fit excuser, mais il adressa un acte en vers, *Les Françaises*, dont le président, Jules Gondoin, donna lecture⁶¹.

⁶¹ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXVII^e année, 1919, « Procès-verbaux de séances », page 2. *Je dis tout*, n° 737, samedi 18 janvier 1919, page 4. — *Les Françaises. Scènes de guerre, 1914-1918*, pièce en un acte connue par les quatre manuscrits numérotés 8-11 du Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, des archives municipales de Toulon. Dans le numéro 9, formé de quarante-cinq pages, la pièce est divisée en dix-neuf scènes et est datée à la fin : « Noël 25

Durant le premier semestre 1920, Jean Aicard travailla essentiellement à une ultime pièce de théâtre, *Forbin de Solliès ou le Testament du roi René*, qui devait constituer le morceau de bravoure des fêtes organisées dans le petit village de Solliès-Ville pour commémorer le rattachement de la Provence à la France en 1481. Dans la séance publique de l'académie du 6 mai 1920, il présenta ces festivités et lut un extrait de la pièce⁶².

Vers la fin de l'année 1920, Jean Aicard fit don de rentes à l'académie du Var pour la fondation d'un prix de poésie. L'écrivain était déjà très atteint par la maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard : cette libéralité constituait une sorte d'adieu à la compagnie qui l'avait accueilli cinquante ans auparavant.

Dans sa séance du 3 novembre, l'académie institua un *Prix Jean-Aicard* de poésie française et, pour sa première édition, choisit comme sujet imposé, la *Glorification de la Provence*, les compositions étant limitées à deux cent cinquante vers. Toutefois, en raison de l'insuffisance des envois, le jury n'accorda pas, en 1921, le prix, se contentant de décerner une

X^{bre} 1918 ». Les numéros 10 et 11 sont des copies manuscrites réalisées par l'agence H. Compère, ne portant aucune correction, et qui paraissent constituer l'état définitif de cette pièce qui n'a, semble-t-il, jamais été représentée. — Mon ami Jacques Papin m'a signalé un article paru dans *Comœdia*, numéro du 14 mai 1921 (consultable notamment dans le *Recueil factice d'articles de presse biographiques ou nécrologiques sur Jean Aicard*, Bibliothèque nationale de France, site Richelieu, Arts du spectacle, 8- RF-49823) qui, sous la plume d'Asté d'Esparbès écrit : « Il [Jean Aicard] laisse dans ses cartons de nombreuses pièces inédites : *L'Entôleuse*, comédie dramatique et une série de treize pièces en un acte sur la guerre qui paraîtra sous le titre *Les Héroïques*. Il comptait beaucoup sur sa dernière œuvre inédite *Le Pèlerin*, légende provençale semi-historique. » [Pour ces pièces, voir aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, le carton 1 S 31.]

⁶² *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances*, séance du jeudi 6 mai 1920, pages 24-25.

mention honorable à M^{me} Maury, de Nice, pour son sonnet *À la Provence*⁶³.

Dans sa séance mensuelle du mois de juin 1921, l'académie honora le poète disparu quinze jours plus tôt : « M. le président, en ouvrant la séance, fait l'éloge de Jean Aicard ; et d'un accent vraiment ému montre le vide que la mort du poète de Provence fait au sein de l'académie du Var. La séance est suspendue pendant quelques minutes en signe de deuil⁶⁴. » Et François Armagnin lut un sonnet d'Alfred Gondoin⁶⁵, alors préfet de l'Ardèche, mais aussi ancien sous-préfet de Toulon et président honoraire de l'académie du Var.

L'année suivante, le prix de poésie put être attribué : la séance solennelle du 11 mai 1922, tenue « dans la grande salle de la mairie remise à neuf par des incrustats encadrés de vieux ors », ne fut qu'une célébration de l'écrivain disparu un an plus tôt. Après que le président eût rappelé le souvenir de Jean Aicard, le lauréat, M. Mattei professeur au lycée de Nice, lut sa composition « dont toute l'assemblée applaudit la péroraison finale » ; le poète Émile Jouvenel déclama ensuite son *Ode à Jean Aicard* ; M^{me} Bertrand, membre associé, dit *Les Trois Orphelins*, de Jean Aicard ; et, pour terminer, François Armagnin récita un poème de circonstance, *Un an après*⁶⁶.

⁶³ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances*, séance du jeudi 28 avril 1921.

⁶⁴ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances*, séance du mercredi 1^{er} juin 1921. — Jean-Louis-Gomer Castaing, général de brigade, président de l'académie du Var de 1920 à 1923.

⁶⁵ *Alfred-Jules-Alexandre Gondoin* (1869-1943), préfet, homme de lettres et auteur dramatique ; membre résidant de 1917 à 1924, puis non-résidant ; président de 1917 à 1919, puis président honoraire.

⁶⁶ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances*, séance du jeudi 11 mai 1922. — Émile Jouvenel (1880-1928), homme de lettres ; membre résidant de 1920 à 1928. Il a fait imprimer : *Fleurs du soir, poésies mystiques, amoureuses*, suivies de *Fraternité, comédie en un acte et en*

In memoriam

La mémoire de Jean Aicard fut entretenue par ses amis, et notamment le couple Paulin Bertrand, héritier des *Lauriers-Roses* :

En souvenir de Jean Aicard, Mme Paulin Bertrand offre, pour la salle des séances de l'académie du Var, des fauteuils, un canapé et une vasque flammée de Jean Massier, qui meublaient ou ornaient le cabinet de travail du poète.

Ce don est accepté à l'unanimité par l'Académie, qui vote des remerciements à Mme Paulin Bertrand ⁶⁷.

Le 7 mai 1924, Paulin Bertrand ⁶⁸ présenta à l'académie, dont il venait d'être élu membre associé, un médaillon en bronze destiné à la tombe de Jean Aicard au cimetière de Toulon. Puis « M. Jouvenel donne lecture d'une de ses œuvres, intitulée *Visite à Jean Aicard*. Dans un style alerte et plein de saveur, il nous dépeint tous les détails de cette entrevue, qui l'a laissé sous le charme pénétrant du poète. De Jean Aicard, il lit

vers, Montpellier, imprimerie de Messiet, 1908, in-16, 60 pages ; *René Mongeot*, roman, Paris, E. Figuière, 1913, in-16, 189 pages. Le *Bulletin de l'académie du Var* a publié son discours de réception (LXXXIX^e année, 1921, pages 49-66) et ses poèmes « Soir de relève » (LXXXX^e année, 1922, pages 104-106), « Les cyprès » (XCI^e année, 1923, page 107), « Les blés » (XCII^e année, 1924, page 123), « À François Fabié » et « Aux grands morts » (XCIII^e année, 1925, pages 15 et 95) ; ainsi que *Chacun la sienne*, comédie en un acte (XCV^e année, 1927, pages 43-68).

⁶⁷ Séance du mercredi 2 janvier 1924. Compte rendu publié dans *La Provence illustrée* (coupure de presse collée dans le registre des procès-verbaux des séances de l'académie). — Julia Pilore, épouse Paulin Bertrand, en littérature Léon de Saint-Valéry (1868-1960), écrivain et critique d'art ; membre associé de 1924 à 1951, puis membre actif résidant jusqu'à sa mort.

⁶⁸ André-Paulin Bertrand, dit Paulin Bertrand (1852-1940), artiste peintre, membre associé de l'académie.

ensuite le beau poème : *Ponce-Pilate*. Le procureur de Judée s'est retiré à Vienne, dans les Gaules. La vision terrible du passé l'accable et, en proie aux remords de son égoïste indifférence, après un entretien sur Jésus avec un de ses amis, il court se noyer dans le Rhône ⁶⁹. »

Ce médaillon fut inauguré le 3 janvier 1925 ; après un discours du président de l'académie, François Armagnin dit un sonnet :

Sur la tombe

À JEAN AICARD.

Voici des vers, voici des roses — les plus belles —
Que tu chérissais tant. Voici mon cœur encor,
L'œuvre de tes amis, plus forte que la mort,
Rassemble encor, mon maître, aujourd'hui, tes fidèles,
Écoute : les cyprès parlent aux asphodèles
De ton verbe latin. Au midi, comme au nord,
On acclame ton nom. De l'atelier, du bord,
Sur ta tombe l'on vient porter des immortelles.
Toujours, sous le soleil chaud et resplendissant,
Ta maison, à La Garde, arrête le passant :
On retrouve aux « Lauriers » tes livres sur la table.
Nous t'entendons encor, quand nous foulons le sable,
Chanter notre horizon éternellement beau,
Et tu restes vivant par-delà le tombeau ⁷⁰.

⁶⁹ Compte rendu publié dans *La Provence illustrée*. Malgré de nombreuses recherches, je n'ai pu retrouver l'œuvre de M. Jouvenel. — Pour le poème *Ponce Pilate*, les archives municipales de Toulon détiennent dans le Fonds Jean Aicard : 1^o carton 1 S 33, un manuscrit ; 2^o carton 1 S 39, une épreuve corrigée ; 3^o carton 1 S 37, chemise « Manuscrits XVII », une mise au net dactylographiée, 9 pages, datée à la fin « 1911 ». Publication dans *La Revue hebdomadaire*, 20^e année, n^o 14, 8 avril 1911, pages 225-232.

⁷⁰ *Bulletin de l'académie du Var*, 3^e série, tome I^{er}, XCIII^e année, 1925, page 31, « Sonnet pour l'inauguration d'un médaillon sur la tombe de Jean Aicard, au cimetière de Toulon, le 3 janvier 1925 ».

Dans sa séance du 3 juin 1925, l'académie inaugura un médaillon de Jean Aicard, réalisé et offert par Paulin Bertrand ; et le poète Émile Jouvenel lut son *Ode à Jean Aicard*⁷¹.

L'académie du Var n'a jamais manqué d'entretenir le souvenir de Jean Aicard : plus récemment, elle a republié *Les Cariatides de Toulon, Toulon, Chanson de la vigne, Les Oullières*⁷² ; et l'on voit toujours, au siège de la société dans le bâtiment historique de la Corderie, le profil sculpté par Paulin Bertrand.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres citées de Jean Aicard

Jeanne d'Arc, Toulon, imprimerie d'Eugène Aurel, 1866, in-8°, 12 pages.

Les Jeunes Croyances, Paris, Alphonse Lemerre, mi-mai 1867, in-18, 146 pages.

« Sur un champ de bataille », *Bulletin de la Société académique du Var*, 1869, pages 235-244 ; et Toulon, Laurent typographe, 1869, in-8°, 16 pages.

Au clair de la Lune, Paris, Alphonse Lemerre, début février 1870, in-16, 40 pages.

⁷¹ *Académie du Var. Archives. Procès-verbaux des séances*, séance du mercredi 3 juin 1925.

⁷² « Les Cariatides de Toulon », extrait de *Pierre Puget* (1873), *Bulletin de l'académie du Var*, 147^e année, 1979, page 70. — « Toulon », extrait des *Poèmes de Provence* (1874), *Livre d'or du bicentenaire de l'académie du Var*, 2000, page 95. — « Chanson de la Vigne », *La Nouvelle Revue*, 4^e année, tome XIV, 1882, pages 901-903 ; et « Les Oullières », extrait de *Miette et Noré* (1880), ont été republiés dans *Var, Vigne et Vin, histoires d'un terroir*, Toulon, académie du Var, actes du colloque du jeudi 26 mai 2011 publiés sous la direction du médecin général inspecteur Bernard Brisou, aux pages 27-28 et 48.

Les Rébellions et les Apaisements, Paris, Alphonse Lemerre, 1871, in-16, 190 pages.

Pygmalion, Paris, Alphonse Lemerre, mi-juin 1872, in-16, 30 pages ; poème dramatique en un acte.

Mascarille, Paris, Alphonse Lemerre, fin janvier 1873, in-16, 16 pages.

« Pierre Puget », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VI, 1873, pages 45-55. Toulon, imprimerie de L. Laurent, 1873, in-8°, 16 pages.

Poèmes de Provence, Paris, Alphonse Lemerre, décembre 1873, in-8°, 182 pages. La première édition ayant été enlevée en quelques jours, Lemerre procéda à un second tirage en janvier 1874.

La Vénus de Milo : recherches sur l'histoire de la découverte d'après des documents inédits, Paris, Sandoz et Fischbacher, début juin 1874, in-18, 235 pages.

Le IV^e Centenaire de Michel Ange, académie du Var, manuscrit autographe partiellement composé de coupures de presse (française et italienne), septembre 1875, 18 feuillets.

La Chanson de l'enfant, Paris, Sandoz et Fischbacher, fin décembre 1875, in-12, 274 pages.

Molière à Shakespeare. Prologue en vers, with a literal translation. La Comédie-Française à Londres ; la pièce parut d'abord en français dans deux journaux britanniques publiés à Londres : *Le Courrier de Londres, journal quotidien*, n° 25, mercredi 4 juin 1879, pages 1-2 ; et *Le Courrier de l'Europe. Écho du continent*, 40^e année, n° 2048, samedi 7 juin 1879, pages 367 et 368. Elle fut publiée, la même année, à Paris dans une version bilingue : Paris, imprimerie de D. Jouaust, 1879, in-8°, 20 pages.

Miette et Noré, 1/ Paris, G. Charpentier, fin février 1880, in-18, 408 pages.

Lamartine, Paris, Paul Ollendorff, 1883, in-16, 32 pages.

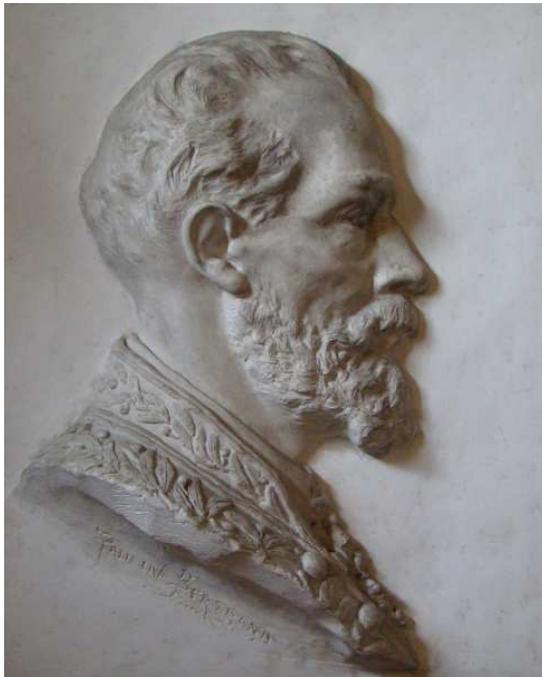
Le Livre des petits, Paris, Charles Delagrave, fin 1886, grand in-8°, 168 pages. 2/ illustrée de cinquante-six compositions de Jean Geoffroy, Paris, Charles Delagrave, janvier 1887, in-8°, IV-176 pages.

Le Père Lebonnard, Paris, Édouard Dentu, 1889, in-8°, 145 pages.

Le Pavé d'amour, Paris, Paul Ollendorff, juin 1892, in-18, 412 pages.

Forbin de Solliès ou le Testament du roi René, pièce en deux actes, un épilogue et en vers, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1920, in-16, 190 pages. 1/ Solliès-Ville (Var), 7 août 1920.

62



Jean Aicard par Paulin-Bertrand, ca 1919
(Toulon, bâtiment de la Corderie, siège de l'académie du Var)

SUR UN CHAMP DE BATAILLE (*)

Jean AICARD

I

C'est l'heure où le dernier reflet du jour s'efface.
Les soldats morts, couchés sur le dos ou la face,
Gisent les bras ouverts, et baignés dans leur sang.
Le blessé qui parfois se soulève impuissant,
Retombe avec un cri d'angoisses et de haine ;
Nul autre mouvement sur cette vaste plaine ;
Le combat continue au loin, et, par instants,
La confuse rumeur des derniers combattants
Monte de l'horizon comme un bruit de marée...
Encor du sang ! La terre en est désaltérée,
Mais dès que le vainqueur a vaincu, tout est bien !
La gloire était son but : qu'importe le moyen ?

Donc, ils sont là vingt mille étendus pêle-mêle
Sur un sol montueux, dans le sang qui ruisselle.

(*) Ce poème est ici publié d'après l'édition *princeps* du *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome II, 1869, pages 235-244. — On en trouve deux autres publications dans : la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1868-1869, 12^e volume, pages 164-168 ; et *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 2^e année, n° 15, dimanche 6 février 1870, page 1 colonne 3 et page 2 colonnes 1-3.

63

Tout à l'heure ils allaient, venaient, pressés, ardents,
Le doigt à la détente et la cartouche aux dents ;
Stultitia belli ! c'était une démente !
Pris d'un vertige fou, dans la mêlée immense,
Soûls de bruit et d'horreur, bêtement furieux,
Ils se ruaient ! — Voici qu'ils sont silencieux ;
Les regards sont éteints ; les bouches sont fermées ;
Et le vent froid des nuits emporte les fumées !

Ces hommes ont péri par le glaive, ô Jésus !
Et cependant, malgré la nuit noire, au-dessus
De ces corps entassés, désormais sans souffrance,
La Paix, Génie aimant, vient planer en silence,
Car tous les morts sont siens, et tous ceux qui mourront
Verront ainsi s'ouvrir ses ailes sur leur front !

Or l'Esprit de la Guerre est encor dans l'espace,
Dans la fumée errante et dans le vent qui passe,
Et, quand l'air s'éclaircit, on voit distinctement
Les deux Ombres planer sous le pur firmament.

Les blessés et les morts eux-mêmes, comme en rêve
Entendent une voix qui tout à coup s'élève ;
Une autre lui répond ; la première poursuit,
Et cet hymne alterné retentit dans la nuit :

II

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Je suis l'Apaisement. Ô Nuit sereine, voile,
Voile-moi ton azur et ta limpidité !

Ne souille pas de sang les rayons de l'étoile !
Fais, ô Nuit, que demain soit un jour sans clarté !

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

Et moi je suis l'Esprit de la Guerre. Ô Nuit pure,
Allume tous tes feux au fond du firmament !
Voici vingt mille morts : réjouis-toi, Nature,
Tes loups et tes chacals grognent joyeusement !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Je les avais nourris du lait blanc de mes chèvres,
Ces hommes qui sont là sur la terre étendus ;
Tous ils vivaient, l'amour au cœur, le rire aux lèvres...
Pleurez, femmes, pleurez ! vous les avez perdus !

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

Ces hommes qui menaient tristement la charrue,
J'en ai fait des soldats luisants et galonnés !
La foule sur leurs pas se pressait dans la rue...
Ils sont morts en héros ! Sonnez, clairons, sonnez !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Ils n'adouciront pas votre vieillesse amère,
Pauvres aïeules, ceux qu'ont bercés vos genoux !
Et toi tu vas souffrir le regret d'être mère,
Jeune femme ! j'ai vu mourir ton jeune époux !

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

Dans les temps anciens les vieillards et les femmes
Excitaient noblement la jeunesse aux combats !
J'ai foi dans le courage et l'orgueil de vos âmes,
Mères en deuils ! vos fils sont morts en bons soldats !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Quand ils jetaient leurs blés aux sillons, à main pleine,
Qui leur eût dit qu'un jour, eux, si doux et si forts,
Cadavres égorgés tomberaient dans la plaine,
Et feraient aux sillons un engrais de leurs corps !

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

Je leur avais soufflé l'espoir de la victoire
Et l'amour de tomber sur le champ de l'honneur ;
Leurs drapeaux frissonnaient au grand vent de la gloire,
Et mes jeunes héros sont morts avec bonheur !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Silence ! Tu les as trompés ! Tu t'en fis suivre
En brodant ton mensonge aux plis d'or d'un drapeau ;
Puis, aux sons excitants du tambour et du cuivre,
Tu les as devant toi poussés comme un troupeau.

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

Ne les as-tu pas vus marcher à la bataille ?
N'étaient-ils pas hautains ? Que te disaient leurs yeux ?

Le jeune paysan qui dans ses champs travaille
N'a pas le front si fier, ni le cœur plus joyeux !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Ils n'étaient que regrets, sans le laisser paraître !
Ils taiseaient leur désir : ils le diront un jour,
Et ce jour souhaité, qui n'est pas loin, peut-être !
Commencera ton règne, universel amour !

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

Quitte ces vains espoirs : la guerre est immortelle,
Et tes doctes penseurs ont beau frapper leur front,
La haine des vivants contr' eux-mêmes est telle
Que, jusqu'aux derniers jours, les hommes se battront !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Ils n'auraient pas sans moi les treilles parfumées,
Le vin qui fait chanter ni le pain qui nourrit,
Ni les doux entretiens avec les bien-aimées,
Ni les rêves du cœur, ni les travaux d'esprit !

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

Ils n'auraient pas sans moi le charme de l'absence,
Les doux chagrins, les pleurs savoureux de l'amour ;
C'est de chagrins souvent qu'est faite l'espérance :
Ils n'auraient pas sans moi le rêve du retour !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Ils n'auraient pas sans moi la fraîche et molle idylle !...
Le rêve du retour sans moi ne serait rien ;
Ils n'auraient pas sans moi ces loisirs que Virgile
En vers mélodieux nous a chantés si bien !

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

Ils n'auraient pas sans moi les vers du vieil Homère ;
Ils n'auraient pas sans moi Charlemagne et César,
Ni ces chevaux debout, hennissants de colère,
Dont Phidias a fait ces chefs-d'œuvre de l'art !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Que serait l'art sans moi ? Qui ferait le poème ?
Je cisèle le marbre, et la strophe, et la fleur !
J'écoute l'harmonie universelle !... j'aime !
J'apaise, avec le chant des oiseaux, la douleur !...

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

J'ai mes hymnes aussi, plus larges et plus mâles...
C'est un puissant tableau qu'on ne peut oublier
De voir tous mes soldats marcher graves et pâles !...
Pour grand que soit l'artiste, il n'a qu'à copier !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Va, ton passé sanglant peut suffire aux artistes,
Et nul n'aurait besoin de tes nouveaux combats,

Pour faire ces tableaux où, livides et tristes,
Sous un souffle de mort se courbent tes soldats !

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

Eh ! quoi ! voudrais-tu voir tes paysans robustes,
Le jour où l'étranger viendrait les conquérir,
Aux pieds de ses chevaux et sous des lois injustes,
Se courber sans combattre, et tomber sans mourir !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Tais-toi ! Tu n'inspiras jamais que la conquête !
Lorsque dans les blés mûrs tu pousses tes chevaux,
(Tu m'as bien vu !) tu sais que je marche à la tête
Des paysans armés de haches et de faux !

LE GÉNIE DE LA GUERRE.

... Adieu. Je vais là-bas, où, parmi la mêlée,
Les cuirassiers pesants se heurtent à grand bruit !
Entends-tu leurs clameurs sous la nuit étoilée ?
Pas un ne survivra !... C'est une belle nuit !

LE GÉNIE DE LA PAIX.

Adieu. Les morts sont miens, et je vais, solitaire,
Pieusement creuser de mes mains leurs tombeaux ;
Puis je sanctifierai cette sanglante terre
En y faisant germer mes épis les plus beaux !

Ils ont dit. Tout se tait. — Vous qui semblez entendre,
 Ô Morts silencieux, avez-vous pu comprendre ?
 Oui, mieux que les vivants, Morts, vous avez compris !
 Nos regards sont bornés : vous êtes des esprits
 Qui voyez, par-delà ce monde, la justice !
 Est-il bon qu'une armée ou qu'un peuple périsse
 Sur l'ordre ambitieux d'un conquérant brutal ?
 Dites-nous si c'est bien ; dites-nous si c'est mal ?
 Mais vous êtes muets, hélas ! — Oh ! si vos bouches
 S'ouvraient ! si vous pouviez parler, ô Morts farouches !
 Si vous pouviez dresser vos corps sur leur séant,
 Que diriez-vous alors au grand homme, au géant,
 Qui vous a fait venir à cette égorgerie
 En abusant du nom de la mère-patrie ?
 Quel cri pousseriez-vous contre lui ? Quel courroux
 Jaillirait de vos cœurs, de vos lèvres à tous ?
 On l'ignore. — Pourtant le conquérant superbe,
 Qui chevauchait sur vous comme on marche sur l'herbe,
 Qui sur les nations poussait son noir coursier,
 Et qui, presque debout sur l'étrier d'acier,
 Les heurtant du poitrail énorme de sa bête,
 Écrasait de son poids leur misérable tête ;
 Le général de qui le geste était fatal,
 Lui qui voyait toujours derrière son cheval
 La route, qu'il venait de parcourir, déserte,
 La terre toute rouge et de vos corps couverte,
 Lui qui vous dénombrait chaque jour par milliers,
 Sait ce que vous diriez, ô Morts, — si vous parliez !

[Dans le *Bulletin de la Société académique du Var*, le poème de Jean Aicard est précédé, aux pages 231-234, par le rapport de la commission désignée pour examiner les œuvres reçues :]

RAPPORT

Présenté au nom de la Commission (***) chargée d'examiner les œuvres de poésie,

PAR M. CHARLES RICHARD

MESSIEURS,

Le sujet proposé au concours de poésie pour 1868 était, vous le savez, un dialogue entre le GÉNIE DE LA PAIX et le GÉNIE DE LA GUERRE.

Trois concurrents ont répondu à notre appel. Leurs œuvres présentent des mérites divers, mais l'une d'elles a paru à votre Commission, se distinguer des deux autres par une supériorité marquée.

Vous penserez, sans doute qu'il n'est pas nécessaire de s'arrêter longuement, sur celles qui ne peuvent espérer d'obtenir vos suffrages. Des convenances traditionnelles au sein des sociétés savantes, nous font un devoir d'éconduire les candidats malheureux, avec tous les ménagements que réclame leur situation délicate. Un esprit qui cherche, même quand il échoue, a droit à la sympathie de tous ceux qui, comme lui, travaillent à l'œuvre difficile de la pensée.

Nous nous bornerons donc à dire à l'adresse de ceux qui n'ont pas réussi, que nous les remercions bien sincèrement de leurs efforts, et que nous conservons l'espoir qu'ils pourront, une autre fois, être plus heureux.

(***) Cette Commission était composée de MM. Arlaud, Margollé et Richard.

Revenons à la pièce qui mérite plus particulièrement de fixer notre attention. C'est celle qui porte en épigraphe, un passage grec de l'*Électre* de Sophocle.

La mise en scène en est heureusement choisie et éveille tout d'abord l'intérêt.

C'est un champ de bataille couvert de morts et de mourants. L'action principale a pris fin, mais à l'horizon on entend encore le grondement lointain des derniers éclats de la lutte.

Les deux Génies de la Paix et de la Guerre, qui planent sur cette terre sanglante, se rencontrent dans les airs et un dialogue ne tarde pas à s'établir entre eux.

Le poète entre ainsi dans le cœur même de son sujet.

Le Génie de la Paix pleure sur le sort de ses enfants arrachés pour jamais à la charrue et aux travaux qui fécondent la terre.

Le Génie de la Guerre exalte, au contraire, les mâles vertus qui font de ces humbles paysans, des héros, la gloire de la Patrie.

Les deux interlocuteurs continuent ainsi à échanger, sous la voûte étoilée, les sentiments opposés qui les animent, et malgré leurs efforts, laissent en suspens cette redoutable question : la guerre est-elle un mal, la guerre est-elle un bien ?

Le poète, se plaçant ainsi de lui-même, en face d'une réponse délicate, se dérobe adroitement à la difficulté qu'elle présente, en chargeant les morts étendus dans la plaine, de l'adresser à celui qui, pour satisfaire ses projets ambitieux, les a impitoyablement écrasés sous son char.

Cette œuvre est animée d'un bout à l'autre d'un véritable souffle poétique. Quelques expressions, quelques tournures offrent bien çà et là matière à de justes critiques. Mais ces incorrections paraissent tenir plutôt à une abondance de sève qu'à une faiblesse de ressources. C'est quelque chose comme ces protubérances osseuses qui, chez un jeune sujet destiné à grandir, troublent l'harmonie des contours, en révélant les

signes d'une puissante organisation, les promesses d'un robuste développement.

Votre Commission est en conséquence d'avis, que le prix de poésie, au concours de 1868, doit être décerné à l'auteur de la pièce qui porte une épigraphe en grec, tirée de l'*Électre* de SOPHOCLE.

La Société académique ayant approuvé les conclusions de ce rapport, le Président ouvre le pli cacheté qui est joint au manuscrit et fait connaître que l'auteur de la pièce couronnée est :

M. JEAN AICARD.

Aux termes du programme arrêté, M. JEAN AICARD recevra une médaille d'argent, accompagnée d'un diplôme commémoratif ; son œuvre sera publiée dans le *Bulletin de la Société* ; un tirage à part de cent exemplaires lui en sera réservé ; elle sera admise, en outre, aux honneurs d'une lecture publique dans la prochaine séance annuelle.



*Portrait anonyme de Jean Aicard, années mil huit cent soixante-dix
(La Garde, musée Jean-Aicard, bureau de l'écrivain)*

DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE DU VAR (*)

Jean AICARD

SÉANCE PUBLIQUE
DU 26 JANVIER 1870
DISCOURS & MÉMOIRES

Le 26 janvier 1870, la séance publique annuelle de la Société académique du Var, a eu lieu dans la grande salle de l'hôtel de ville, sous la présidence de M. Octave Teissier. À huit heures du soir, le Président a ouvert la séance et a donné la parole à M. Jean Aicard pour prononcer son discours de réception.

M. Jean Aicard s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

Si flatté que je sois d'être manifestement rangé parmi les plus lettrés de mes concitoyens, j'en suis plus touché encore que flatté, car dans l'accueil que vous voulez bien me faire je sens surtout une marque de sympathie et de bienveillance. Permettez-moi donc de vous remercier avec le cœur, c'est-à-dire brièvement, simplement, et sans plus de phrases...

(*) *Bulletin de la société académique du Var*, nouvelle série, tome III, 1870, pages XI-XXIJ.

MESSIEURS,

Puisque c'est au titre (encore trop peu justifié) de poète, que je dois l'honneur que vous me faites, j'en veux montrer quelque reconnaissance à la poésie même, à cette beauté des êtres et des choses, à cette *splendeur du vrai* qui semble de plus en plus délaissée aujourd'hui, et c'est de la poésie que je désire vous entretenir un instant selon mes forces, et selon mon amour pour elle.

À cette question : « Qu'est-ce que l'orateur ? » l'antiquité latine répond par la voix de Quintilien : « L'orateur, c'est l'honnête homme habile à bien dire ; » à cette question parallèle : « Qu'est-ce que le poète ? » nous, modernes, nous répondrions volontiers : « Le poète, c'est l'honnête homme habile dans l'art de rythmer l'expression de ses sentiments et de ses idées. »

Certainement la rhétorique à force d'art parviendra à faire admettre des idées et des sentiments de mauvais aloi, à mettre en circulation à travers la mémoire humaine des philosophies de doute et d'énervement, — mais les œuvres de rhétorique qui sont peu de chose par elles-mêmes, ne sont rien à côté des œuvres pures d'inspiration forte et honnête. Comme l'amour, la sincérité se nomme aussi création ; le mensonge, imitation ; la littérature de la Grèce indépendante le prouve hautement quand on la compare à celle de l'étincelant mais servile empire de Rome.

La poésie est donc (dans son essence) la noblesse, la grandeur, la beauté des hommes et des choses. Hors de là sans doute on peut rencontrer l'art, mais l'art isolé, séparé de l'âme immortelle sans laquelle il n'est qu'une vaine forme et périssable. La poésie sans la vérité n'est pas ; la vérité, c'est la vie.

Ce point de départ une fois admis, j'ai le droit d'établir que le jour où il n'y aura plus de poésie, le monde ne sera plus !... et que nul ne se hâte trop de sourire ; je n'ai pas dit : le jour où il

n'y aura plus de poète ; j'ai dit : le jour où il n'y aura plus de poésie. Le poète prouve la poésie ; il la met en œuvre, il la réalise en pierre, en peinture, en musique, en prose ou en vers, mais elle existe par elle-même, indépendamment de l'artiste ; je crois, à la vérité, que toujours elle suscitera et provoquera des poètes ; je crois qu'aux époques libres et glorieuses, c'est-à-dire où plus de poésie circule dans les civilisations, il y aura toujours un homme ou plusieurs hommes assez purs, assez bons pour en être exaltés, fécondés ; je crois que les grands siècles façonnent les grands génies, et, par ainsi, je pourrais affirmer, à la rigueur, que le jour où il n'y aura plus de poète le monde finira, mais je préfère m'en tenir à ma simple proposition première : la poésie, c'est la vie du monde.

Je la divise premièrement en poésie des choses, deuxièmement en poésie humaine, troisièmement sociale ; ces poésies diverses sont toute la poésie, comme toute la vie.

Cherchons la poésie dans les choses ; prenons un exemple, choisissons une des plus imposantes manifestations de leur vie : la forêt, et pour rester dans le vieux monde, nommons Bondy ou Fontainebleau. Là, à l'heure de midi, un crépuscule règne, frais et doux : les larges fougères, doucement inclinées, mille hautes herbes flexibles couvrent le sol humide et tout revêtu de mousses étoilées. Par instants, une biche effarouchée traverse cette prairie sous bois, et son pied semble en effleurer à peine les tiges ondulantes. De longues colonnes, fines à force d'élévation, droites ou torsées, s'élançant de terre et opposent au soleil un dôme colossal qui fait rêver Shakespeare et qui fait pleurer Michel-Ange !... un dôme énorme construit de feuilles menues, légères, superposées par milliers, sillonnées de nervures sombres, de rameaux puissants qui s'étreignent l'un

l'autre ; dans ce fouillis, mieux à coup sûr que sous les corniches de Saint-Pierre de Rome ou du Parthénon, nichent des palombes ; un monde y pullule ; les savants le dénombrent et le nomment ; les rêveurs le connaissent et l'aiment. Quelle majesté ! quel temple ! — quelles colonnades, ces colonnades irrégulières et d'autant plus admirables, puisqu'elles sont harmoniques ! quel espace pour l'esprit et le sentiment depuis le pied jusqu'au faîte de ces futaies, depuis ces bases jusqu'à ces chapiteaux, jusqu'à ces voûtes ! Tout le monde reconnaît ici un des prodiges de l'harmonie, l'harmonie même que contemplent avec respect les civilisations les plus mûres, et que, prosternés, les peuples primitifs adorent, — la souveraine harmonie répétée, reproduite en toute chose, dans le colosse et dans le ciron. Quel jour ne la sentira-t-on plus ? Eh ! tant que vivra le monde, elle sera admirée, et nous tenterons de la traduire en des œuvres dignes d'elle ; oui, la poésie c'est l'harmonie du monde, éternelle comme lui, puisqu'elle est sa loi, sa raison d'être ; c'est encore la fatalité d'amour qui gouverne l'univers, la palpitation des êtres dans le sein de l'éternelle matière, la fermentation des semences sous le givre, l'éclosion des printemps, le murmure infini de toutes les choses, *les larmes des choses*, comme le premier l'a dit Virgile,... et aussi leur gaité !

C'est là la poésie de nature, la poésie physique si je puis ainsi dire, aussi durable que la nature elle-même.

Vient ensuite la poésie humaine en qui toutes les autres se fondent et se résument. Ici, je dois reprendre mon affirmation de tout à l'heure : *la poésie est indépendante du poète*. Le poète n'est qu'un miroir, un reflet plus ou moins puissant. Point de reflet sans rayon. L'homme ne crée rien. Si la poésie n'était pas, — éparse dans le monde, — les hommes n'auraient su l'inventer. Elle est la *flore* parmi laquelle les poètes choisissent et assor-

tissent leur bouquet, œuvre d'art. Organisations spéciales, hardis chercheurs d'idéals, les artistes savent découvrir les fleurs de poésie les plus cachées, mais le parfum de ces fleurs, le monde le connaît ; il l'a respiré dès les premiers âges, avec la brise errante.

Qu'est-ce en effet que la poésie humaine ? C'est surtout l'amour. Tout homme ne l'a-t-il pas sentie, cette poésie suprême ? N'est-il pas indépendant des sonneurs de lyre, l'amour, source de toute vie, de toute joie, de toute douleur ? On ne découvre pas la poésie dans l'œuvre des poètes ; on l'y reconnaît. Pour exister, la poésie humaine n'a pas besoin d'être exprimée, certes, car c'est le sentiment intime des vivants, c'est l'allégresse après la souffrance, c'est la foi, c'est l'espérance, et surtout c'est (je l'ai dit) c'est surtout l'amour.

Ah ! quel rhéteur, quel politique froid, qui donc empêchera son cœur de battre, et défendra aux jeunes hommes de marcher avec les jeunes filles dans les sentiers pleins de soleil, à travers leurs printemps ? Qui se passera de l'idylle en action, et quel homme ne relira avec bonheur les vers du poète qui saura lui rendre présent l'éclat de ces printemps enfuis ; et sans ce charme musical, inexplicable de l'amour, sans cet indéfini sentiment qui trouble l'âme, sans cette fraîche impression de lumière et de parfums, *sans la poésie* en un mot, que reste-t-il de l'amour ? — Je laisse à Méphistophélès de répondre par un *lazzi* et par un éclat de rire.

Ainsi, dépouillé de son prestige poétique le but sacré de la vie humaine n'est plus le bien ; il est le mal ; et Chamfort dès lors a le droit d'en donner sa définition vulgaire.

Quels éléments poétiques voyons-nous encore dans l'être humain qui composent sa vie même ?

Toujours, toujours l'amour, sous mille formes ; voici des mères qui bercent leurs nourrissons en s'accompagnant d'une mélo-

pée monotone et vague ; leur chanson naïve de l'Inde en France, endort les petits enfants, et peuple de doux rêves leur sommeil ; ne finirait-il pas, le monde, s'il n'y avait plus de berceaux, et ne suffit-il pas d'un enfant sur sa mère endormi, pour que la vivante poésie respire encore, suspendue aux lèvres caressantes de cette mère et de cet enfant ?

Le jour où il n'y aurait plus d'affection, de sympathie, d'amitié, — d'amour en un mot, — ce jour-là le monde désagrégé s'en irait en poussière.

On a dit : sans désirs, l'homme ne pourrait vivre. Qu'est-ce que ce désir humain qui sans cesse renaît, cette aspiration de tous les temps, ce vide jamais comblé, cette soif que rien n'éteint ? c'est la poésie, inhérente à l'homme, mêlée au limon dont il est pétri. Que si ce désir était jamais comblé, c'est-à-dire le but de la science et de l'art, le vrai et le beau, définitivement atteint, l'homme ne vivrait plus comme homme ;... peut-être serait-il dieu, mais sa vie d'homme serait finie.

En attendant, inquiète de sa destinée, l'humanité aspire à la cause de son être ; elle la croit entrevoir, et lui donne un nom :

De quelque nom que l'on t'appelle,
Brahma, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus !

Les poètes se montrent. Ils sont les enthousiastes du bien et du beau. Ils donnent aux peuples l'expression complète des sentiments que les peuples balbutient. Ils chantent l'amour universel, amour humain, amour divin. Ils sont à l'origine les sages, les maîtres, les rois, les prophètes, les mages. Jusqu'au jour où ils passeront eux-mêmes pour des dieux, ils voient les dieux face-à-face ; ils écrivent sous la dictée divine ; leurs créations sont les livres sacrés, les bibles, les religions.

C'est là la poésie humaine, ou du cœur et de l'âme. Elle ne périra qu'avec l'homme, et tant qu'elle sera elle trouvera des interprètes.

Quant à la poésie sociale, elle est définie, celle-là, par un seul mot : la liberté !... Elle est immortelle aussi, cette poésie, cette liberté qui permet à la science de marcher de conquête en conquête en dépit des pagodes et des mosquées ; cette liberté qui donne aux esprits — avec le droit et le devoir de s'occuper de la chose publique — des préoccupations élevées, saines, fortifiantes ; qui tient en éveil les cœurs et les esprits ; qui rend fiers les hommes et courageuses les mères ; qui excite enfin tous les mérites parce que tous ont droit aux mêmes espérances !

De plus, cette poésie sociale imprime fatalement un caractère à la poésie des choses et des hommes, — une direction aux poètes.

Que sont, par exemple, les muses d'Auguste, et qu'auraient-elles pu être ? — Cette réflexion attriste les historiens et les critiques.

« *Horace*, dit M. Beulé d'une manière exquise jusqu'au sublime, — *Horace est le grand-prêtre de cette FAUSSE LIBERTÉ qu'on appelle l'insouciance et le loisir.* »

Il dit ailleurs :

« *Que n'eût point fait un génie tel que celui de Virgile, s'il eût été libre, solitaire, à l'abri des périls de la reconnaissance, échauffé par sa seule inspiration ? Il n'eût point écrit les Géorgiques, mais il eût rivalisé avec Hésiode et vaincu Théocrite.*

« *Il n'eût célébré ni le pieux et larmoyant Énée, ni le petit Iule, ni la froide Lavinie, mais il eût chanté les splendeurs de Rome républicaine, raconté cette guerre punique que Silius a peinte si faiblement et qui était une guerre de géants, créé à la suite d'Homère une épopée plus belle que l'Énéide, mais surtout*

il n'eût point subordonné ses compositions aux intérêts et aux prétentions de la famille impériale. Sans Mécène, Horace serait resté digne de l'amitié de Brutus, et au lieu de murmurer SANS CESSE les noms de Lesbie et de Lalagè, il aurait loué les Scipions, les Gracques, les deux Catons, dans des vers semblables à son ode sur le Juste. »

On dit parfois de la liberté, comme de la poésie, qu'elle est morte ; mais, malgré le cri d'alarme, pas plus que le dieu Pan, elle ne nous a quittés ; — ceux qui assurent le contraire se trompent, sciemment ou naïvement ; elle est dans bien des cœurs aimée et caressée aux heures où sa place au soleil lui est contestée ; elle en sort aux jours de vertu et de courage, éclatante comme la beauté, entraînant comme la justice.

Or, aujourd'hui, ne parle-t-on pas de liberté autour de nous ? Sommes-nous libres ? Mais, si nous sommes libres, qui donc peut dire qu'il n'y ait plus de poésie ? Quel homme assez froid pour ne point sentir son bonheur et sa gloire, parle ainsi ? que si par hasard nous ne sommes pas libres, c'est donc qu'on rêve de le devenir ! Il y a aspiration vers cet idéal : la liberté ! surgissent alors des poètes ! une poésie presque inexplorée les attend et les appelle.

Les poètes ne sont pas fréquemment des politiques, il faut en convenir... pas plus que des savants ; mais ils peuvent, ils doivent s'assimiler les résultats de la science, de la politique ; d'autres (qui sont hommes d'idée, d'administration, économistes et spéculateurs) président à l'opération difficile et toujours à recommencer de l'équilibre social ; eux, s'approprient les résultats de ces travaux, les rendent compréhensibles à tous, pittoresques, vivants, — selon leurs goûts, selon leur âme, — et pourvu qu'ils soient sincères, c'est-à-dire honnêtes, ils ont raison, et peuvent être grands. Tel Tyrtée, tel Leopardi, tous deux éclopés, boiteux, incapables de soulever une épée, incitaient

aux combats, au chant de leurs marseillaises, l'armée qui sans eux peut-être, de son propre aveu, n'aurait pas vaincu.

Voilà ce que savait le cher et malheureux Lamartine, voilà ce que sait Victor Hugo, voilà ce que Laurent-Pichat, mon maître et mon ami, m'a le premier gravé dans le cœur.

À présent, supposons-nous (pour terminer) en pleine décadence : la liberté est étouffée ; plus de sincérité, plus de lois, plus de dieux, plus d'amour. L'anarchie, l'impiété règnent en souveraines... Eh bien ! la poésie n'est pas morte encore ! Sans parler des nids joyeux qui chantent dans les buissons, sans parler du murmure (intempestif peut-être bien !) des mers et du vent dans les arbres, la poésie existe, non plus, hélas ! celle de l'enthousiasme, généreuse et féconde, mais du moins celle de l'indignation, et la satire sera la protestation de la loyauté et de la poésie vaincues, le cri désespéré des sociétés qui finissent. Certes ! elle peut avoir sa force, cette poésie ; l'écrasement des honnêtes gens peut produire un jaillissement d'honnêteté ! mais cette force est négative, quoique parfois immense, — et remarquez d'ailleurs que cette poésie est l'indépendance personnelle du poète, le regret, frère de l'espérance, l'oubli des laideurs par le tableau, le souvenir des beautés ; la consolation en un mot, qui permet aux plus affligés de supporter leur reste d'existence.

Je crois avoir prouvé que la poésie des choses, la poésie humaine, la poésie sociale étant chacune bien vivante, toute la poésie vit et respire en elles... Mais, pour être immortel, on n'en est pas moins vulnérable : voyez les dieux d'Homère... Or, la poésie est blessée ; des poètes, il est vrai, la caressent et la bercent ; — le monde semble l'oublier, la vie enfin semble près de s'éteindre !

Mais tant que subsiste une étincelle, même sous un lourd amas de cendre, l'incendie se peut rallumer. Cette idée, sinon cette phrase, est de Michelet, l'historien prophète.

MESSIEURS,

C'est aux minorités (qui la plupart du temps sont l'élite) de conserver précieusement dans le roseau de Prométhée, dans le *calamus* par qui est fixé le Verbe, l'étincelle de probité et d'amour avec laquelle (après les jours de ténèbres et de deuil) se rallume le foyer de grandeur et de poésie, le foyer sacré de la vraie et de la seule vie.

84

RÉPONSE DE L'ACADÉMIE (*)

Nestor NOBLE

Le président donne la parole à M. Noble qui a été désigné par la Société académique pour répondre au récipiendaire.

MONSIEUR,

Soyez le bienvenu parmi nous ; ne voyez dans votre élection ni une marque de sympathie pure ni une preuve seulement de bienveillance, mais un acte de justice et de sincère appréciation de votre valeur ; un poète comme vous est pour notre société une précieuse conquête.

Et dans quelle meilleure occasion pouviez-vous nous être présenté ? Les gens de goût applaudissent à l'heure qu'il est à Marseille votre comédie *Au Clair de la Lune*, poème si français et par conséquent si attique, ciselé par vous sur ce thème italien d'un charme exquis et éternel... Arlequin, Pierrot et Colombine.

Que vous justifiez bien la vérité de cet adage : *Nascuntur poetae !* La muse a souri à votre berceau, et la première langue bégayée par vous, je puis le dire sans métaphore, est la langue des Dieux.

J'appartiens à cette génération, épave fatiguée, pour qui la poésie semble de plus en plus « délaissée ». Je dois pourtant

(*) *Bulletin de la société académique du Var*, nouvelle série, tome III, 1870, pages XXIIJ-XXX.

85

vous dire avec quel bonheur j'ai savouré d'un seul trait vos poèmes, sous quel irrésistible enchantement j'ai cédé à l'harmonie de votre rythme, à la mélodie de votre âme, et combien j'ai admiré la sérénité de votre conscience.

Aurais-je partagé l'indifférence, qu'à tort, je me plais à le croire, vous reprochez à notre époque, et j'eusse été sûrement ramené à la poésie par la manière dont vous êtes poète !

Quoi de plus touchant que vos *Jeunes Croyances*, et quoi de plus élevé ! Il semblerait qu'à l'âge où vous avez ainsi épanché votre âme dans un volume attrayant, sous un titre si modestement fier, on ne saurait éviter l'écueil des désespérances d'emprunt, des désolations feintes, des malédictions et des strophes retentissantes, à l'aide desquelles on essaye de se grandir en se vieillissant ; eh ! bien, non ; vous êtes le poète de la jeunesse, le poète de l'amour, le poète de ce qui est honnête, le poète vrai ; les débuts de votre muse robuste et pleine de sève sont marqués à l'empreinte d'une individualité féconde.

Souffrez aussi que je vous parle des éminentes qualités de votre cœur ; le cœur, n'est-ce point la source la plus pure de l'inspiration ?

C'est dans des médaillons de perles fines que, fidèle à une piété reconnaissante, vous avez enchâssé les noms de Victor Hugo, de Victor de Laprade, de Laurent-Pichat, et vous n'avez point oublié, vous, le poète de notre jeunesse à nous, cet éternel objet de notre admiration, qui fut Alphonse de Lamartine. Maintenant qu'il dort dans toute la majesté de sa gloire, maintenant que l'illustre prodige n'a plus rien à démêler qu'avec l'histoire, il est bon à vous de vous souvenir et de son génie et de sa grandeur dans nos luttes civiles. Vous avez raison de fermer l'oreille et le cœur à nos rancunes et à nos passions pour ne pas aller à l'ingratitude. Oui ! sur la tombe de ce grand Poète, qui fut un grand Citoyen, les mains pleines de

lis et de roses, et couvrons-en la pierre tumulaire : *Date lilia plenis*.

Il serait justement heureux et fier celui à qui vous adressez votre *Asthma* baigné de toutes les larmes de votre cœur !

Vous avez donc bien choisi, Monsieur, le sujet de votre discours en voulant nous parler de la Poésie, vous, enfant gâté des Muses ; mais réfléchissez un instant au cruel embarras où je me trouve, de vous répondre, et comprenez bien que si j'ai cédé au plaisir de vous conduire parmi nous, vous, que j'ai vu grandir, le moment est venu pour moi de m'apercevoir combien est lourde la tâche dont j'ai consenti à me charger. Engager avec vous un entretien sur la poésie ? Songez-y donc ! Quel profit pourrai-je y trouver, hormis le plaisir de me reporter un instant aux soucis regrettés de ma jeunesse ?

À vous entendre discourir de votre sujet, on sent bien la profondeur de votre passion pour la poésie ; mais n'avez-vous pas en parlant de votre Dieu, la crainte d'avoir amoindri le prêtre ? Vous ai-je en effet bien compris ? Je me le demande, tant votre définition contredit chez moi toutes mes idées reçues à propos de la poésie ; c'est, dites-vous, quelque chose d'indépendant du poète, comme une qualité de l'homme et de la nature ; je vous l'avoue franchement, je ne puis me faire à cette pensée, et vous trouverez en moi un contradicteur obstiné (**).

(**) NDLR. — Je crains que l'orateur choisi par l'académie pour répondre au nouvel arrivant n'ait pas saisi le fond de sa pensée. Jean Aicard, nous le savons bien, était, au terme de sa scolarité dans les lycées de l'Empire, pétri d'une belle culture classique gréco-latine : lors du colloque tenu le samedi 2 juin 2012, sur le thème « Jean Aicard et la Grèce antique » (*Jean Aicard en jardin n° 2*, , Toulon, Affaires culturelles, 2012, actes du colloque), les intervenants — M^{mes} Michèle Gorenc et Leisha Ashdown-Lecointre, et MM. Dominique Amann, Hubert François, Philippe Granarolo, Jacques Papin et

Je veux bien vous suivre, et j'ai plaisir à ne pas abandonner mon guide, sous les arceaux de Fontainebleau ou de Bondy ; je veux bien pénétrer avec Chateaubriand dans une forêt vierge ; poésie, dites-vous, poésie vivante ! poésie indépendante ! eh bien ! non ; votre magnifique langage ne m'a point convaincu, et pour moi, la poésie reste le reflet dans votre âme, votre propre création, et non pas l'ombre ou la lumière, ni les scintillements ou les palpitations dans la forêt.

Demandez au pâtre sur la colline, et par un soleil couchant, ou par une splendide aurore, où est la poésie ;

Demandez au matelot où est la poésie dans le flot qui dort ou qui gronde, dans la voile qui passe, dans la fumée de nos pyroscaphes qui tracent un long et large sillon dans l'azur du ciel ;

Demandez au soldat où est la poésie dans la bataille, aux grandioses mêlées ;

Ah ! sans doute, vous trouverez des impressions poétiques ici et là ; mais ce sont tout autant de manières de sentir et de concevoir propres et individuelles à chaque spectateur.

Je dis *propres et individuelles*, et en effet, donnez le même *libretto* à Rossini et à Meyerbeer, le même sujet à Lamartine et à Hugo, le même site à Courdouan et à Corot ; et demandez-vous

Vladimir Schotter — ont identifié et étudié les parties de l'œuvre du poète et dramaturge témoignant de son inspiration hellénique.

En posant une Poésie « beauté des hommes et des choses », une Poésie qui existe avant le poète et que le poète ne fait que « prouver », une Poésie qui ne dépend que de la vie — c'est-à-dire de la Divinité, — Jean Aicard en fait, même s'il ne le dit pas explicitement, une « forme pure », telle que l'a définie Platon, dans sa théorie de l'εἶδος, qui pose l'existence de « formes » immatérielles et immuables, archétypes ou modèles des réalités sensibles mouvantes du monde humain (voir notamment, PLATON, *Phédon*, 78c-79d).

En fait, pour répondre de manière véritablement syntone et pertinente, Nestor Noble n'aurait pas dû critiquer Jean Aicard... mais Platon !

Dominique Amann.

si vous aurez le même tableau, la même partition, le même poème, non pas seulement au point de vue de la couleur, de la note ou du verbe, mais du sentiment et de l'effet ? non, n'est-ce pas ; eh bien ! la raison, c'est qu'il y a dans l'homme une faculté de recevoir les impressions et de les traduire, qui varie suivant la nature et l'organisation de chaque individualité puissante et vigoureuse, et qu'on nomme le sentiment poétique.

Pour la poésie, il faut le toucher de l'âme humaine, permettez-moi cette expression, et souffrez qu'à titre d'exemple je vous dise : Voyez si le peintre vous émeut par l'imitation servile des choses, et s'il ne vous entraîne pas non point à l'aide de portraits détaillés, mais bien plutôt par les teintes de son âme, tantôt sombres et tristes, tantôt au contraire souriantes et fortunées.

Si votre théorie était exacte, la photographie serait un grand artiste, et vous savez bien que non.

Me pardonneriez-vous d'avoir ainsi, n'oubliant peut-être pas assez mes habitudes de tous les jours, discuté avec vous ? mais je veux arriver à ce résultat de bien constater dans l'homme le sentiment poétique, percevant une impression, sentiment poétique d'où jaillit la poésie, quand l'homme dans un langage rythmé a la puissance de transmettre, en l'imposant, son impression personnelle à ses semblables.

Que donc hors de vous se trouve l'occasion de la poésie, je le veux bien ; mais la poésie, et j'y tiens ! elle est en vous ; elle est votre chose ; elle vous fait et vous institue créateur.

Où je suis entièrement de votre avis, c'est lorsque, vous emparant de la définition de l'orateur par Quintilien, vous dites : « Le poète, c'est l'honnête homme habile dans l'art de rythmer l'expression de ses sentiments et de ses idées. » Et savez-vous avec quel grand esprit vous avez le bonheur de vous rencontrer en exprimant aussi heureusement une pensée si juste ? — avec

Voltaire : « Point de vraie poésie, dit-il, sans une grande sagesse. » Et voici qu'il ajoute : « Il y a eu des poètes un peu fous, oui ; et c'est parce qu'ils étaient de très mauvais poètes. Un homme qui n'a que des dactyles et des spondées ou des rimes dans la tête, est rarement un homme de bon sens ; mais Virgile est doué d'une raison supérieure. »

Et voulez-vous que je poursuive la citation ? si j'en juge par le plaisir que j'ai à la lire moi-même, je suis convaincu qu'elle sera du goût de chacun et certainement du vôtre ; écoutez : « Moïse est le premier poète que nous connaissions » n'en déplaise aux « impertinents » ; le mot s'y trouve. Puis plus loin : « Nous avons un excellent poète juif antérieur à Horace, c'est le roi David, et nous savons bien que le *Miserere* est infiniment au-dessus du *Justum ac tenacem propositi virum*. »

Il faut avouer que sous la plume de l'illustre écrivain cette appréciation ne manque pas d'une certaine saveur !

Enfin : « Mais ce qui étonne, c'est que des législateurs et des rois aient été nos premiers poètes. Il se trouve aujourd'hui, (permettez ; c'est Voltaire qui parle,) des gens assez bons pour se faire les poètes des rois. Virgile, à la vérité, n'avait pas la charge de poète d'Auguste, ni Lucain celle de poète de Néron ; mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profession en donnant du Dieu à l'un et à l'autre. »

Je suis encore sous le charme de votre parole quand vous parcouriez les divers genres de poésie, et ce n'est pas vous qu'il importe de mettre en garde contre les classifications systématiques, cet écueil des sectaires ; vous êtes de ceux qui chantent leurs inspirations sans parti pris, et vous les chantez si bien, que je me suis senti, en vous entendant, rajeuni jusqu'à mes vingt ans, souvenir, hélas ! déjà loin derrière moi.

Comment, Monsieur, n'être pas ému avec vous, lorsqu'en traits ardents vous avez parlé de la Patrie et de la Liberté comme

sources fécondes en inspirations ? Un jour, la France fut menacée ; dans notre beau pays s'était allumé le feu sacré attisé par la philosophie ; c'était la Révolution ; l'Europe se souleva pour éteindre le généreux incendie : il se fit comme une vibration dans l'air, une vibration d'âmes et de cœurs ; tout à coup une voix s'éleva entonnant la Grande Hymne ; l'Hymne de la Patrie était trouvée dans une inspiration sublime, si bien qu'il fallut plus tard un grand Poète pour être le seul Historien capable de raconter l'événement.

Une autre fois l'indignation saisit un homme, et l'inspiration fit Auguste Barbier, aujourd'hui de l'Académie française ; la *curée* n'est-elle pas dans toutes les mémoires comme elle est de tous les temps ?

Une autre fois... mais, à quoi bon multiplier nos exemples ? N'est-ce point avoir assez démontré que les poètes ne manquent ni à nos exaltations ni à nos indignations patriotiques ?

Et bénissez, jeune poète, l'aurore qui luit à vos vingt ans et le jour qui se lève devant votre âge viril ; bénissez-les de votre génie poétique ; car, il fut une époque, où la poésie fut suspecte aussi bien que l'histoire, temps de nuit sombre, où l'on eût décroché jusqu'à des gloires de notre Panthéon littéraire ; où la lecture de *Pan*, à propos d'une de nos fêtes artistiques, parut séditieuse dans la bouche d'un de nos orateurs, qui possédait au palais le secret de l'émotion et de l'attendrissement ; où la *Revue de Paris* fut supprimée pour crime de complicité morale le lendemain d'un immense attentat. Étrange, croyez-le bien, la force du despotisme, qui se dit inébranlable, puisqu'il suffit du bruit d'un mot pour le troubler !

Tout cela a pesé sur nous comme les plombs de Venise sur le front des captifs ; mais tout cela s'est évanoui.

Bannissez donc toute crainte pour votre chère poésie ; vous avez raison de ne pas désespérer de son avenir ; la poésie est

une de nos grandes et impérissables manifestations ; c'est la forme sublime de l'expression du sentiment humain, et tant qu'il y aura dans le monde un frémissement d'existence, la poésie sera la plus douce compagne de l'homme.

Vous me laisserez terminer par quelques lignes empruntées encore à Voltaire, à qui d'ailleurs, vous avez dans vos poèmes consacré des strophes pieuses ; soyons justes en effet, vis-à-vis de ce grand Génie ; que sa mémoire reste toujours vivante parmi nous comme un symbole de lutte et surtout comme un signe de tolérance mutuelle et de liberté.

Pourrais-je d'ailleurs mieux finir que par ces mots, qui me feront excuser d'avoir abusé de la patience de l'assemblée qui nous écoute :

« On demande comment la poésie étant si peu nécessaire au monde, elle occupe un si haut rang parmi les beaux-arts. On peut faire la même question sur la musique ; la poésie est la musique de l'âme, et surtout des âmes grandes et sensibles. »

PIERRE PUGET (*)

Jean AICARD

I

C'est non loin de Marseille, au bord des flots qui font
D'étranges bas-reliefs dans le rocher profond,
À Séon, sur un sol riche de terre glaise
Durcissante au soleil et rouge comme braise,
Que d'un tailleur de pierre est né le grand Puget.

Enfant, il contemplait le rivage, et songeait.
Il regardait, ravi, les potiers sur leur roue
Former du doigt un vase avec un peu de boue,
Et son père tailler le bloc informe et dur,
Et les galères d'or, cinglant en plein azur,
Errantes de Toscane aux plages de Marseille,
Baigner leurs flancs sculptés dans l'écume vermeille.
Enfant, il façonnait l'argile dans ses jeux.

(*) *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VI, 1873, pages 45-55. Des tirés à part ont été réalisés par la municipalité : Toulon, imprimerie de L. Laurent, 1873, in-8°. — Une note au bas de la première page précise : « Le paragraphe VI tout entier et les vingt-huit premiers vers du paragraphe VIII ne faisaient pas partie de l'œuvre quand elle a été soumise au jury. » — ATTENTION : le poème *Pierre Puget* de l'édition de 1909 des *Poèmes de Provence* est extrêmement tronqué !

Un aigle volant bas, par un temps orageux,
Ayant un jour plané menaçant sur sa tête,
Il modela, dit-on, cet oiseau de tempête.
Un autre jour, il fit un bateau, qu'il sculpta.
Ainsi, même en ses jeux son génie éclata,
Et devers l'Italie, où le soleil se lève,
Les galères souvent l'emportèrent en rêve,
Jusqu'à ce qu'il suivît leur sillage brillant,
Chemin de gloire et d'or vers l'aurore fuyant.

Il partit. Il vit Gênes ; il vit Florence et Rome.

Que t'a dit Michel-Ange à Saint-Pierre, ô jeune homme ?
— Ouvrier qu'un divin souci déjà rongait,
Jeune homme qui devais être un jour le Puget,
Voici ce que t'a dit Michel-Ange à Saint-Pierre :
« Comme ton père et moi, fils, sois tailleur de pierre ! »

Soit. Mais ce que lui dit la mer aux vastes eaux
Où plongeait l'éclatant éperon des vaisseaux,
Il ne l'oublia pas non plus, l'enfant sauvage
Qui passait tout un jour, couché sur le rivage,
L'œil fixé sur les flots pleins des feux du soleil.
Michel-Ange et la mer lui donnèrent conseil,
Et firent la grandeur de son génie étrange,
Car ces maîtres sont grands : la mer et Michel-Ange !

II

Or, il fut peintre aussi. Mais le brutal regret
Du marbre, en ses tableaux se lit à chaque trait.
Il regrette les blocs énormes que l'on taille,

Et ce rêve obsesseur suit la main qui travaille.
Bientôt donc dans le bois de chêne, avec amour
Il fouille l'ornement et les panneaux à jour ;
Tout à coup, il s'échauffe ; il sent cette matière
Obéir à ses doigts faits pour dompter la pierre ;
Il imagine, il veut ; et les bois assouplis
Deviennent la fleur frêle ou l'étoffe aux longs plis...

Et le voici sculptant, à son tour, ces galères
Qu'il fait lourdes d'un monde, et qui restent légères ;
Par groupes, sur leurs flancs dorés et radieux,
Sa main d'homme suspend tout un peuple de dieux,
Tritons qui, pour souffler dans les conques marines,
Gonflent leurs cous nerveux et leurs larges poitrines,
Syrènes aux seins nus qui nagent en chantant,
Chevaux marins cabrés dans le flot miroitant
Sous le trident royal de Neptune qui gronde,
Et là-haut, par-dessus ce peuple fait pour l'onde,
Entre les fins balcons à l'arrière étagés,
Des déesses tendant de leurs bras allongés
Vers l'immense horizon, Chimères ou Victoires,
Leurs clairons d'or jetant des bruits qui sont des gloires !

Mais le marbre attendait le Puget à son tour ;
À ce travail de fête il ne donna qu'un jour,
Car c'est comme une fête, un triomphe de joie
De sentir sous sa main du chêne que l'on ploie,
Et plus tard, tout autour du navire royal,
De voir l'œuvre achevé, tout un monde idéal,
Corps plongés à demi dans l'onde qui murmure,
Suivre le beau vaisseau, d'une imposante allure.
Mais ce bois ouvragé, combien durera-t-il ?

Tout pour lui, l'eau, le vent, le feu, tout est péril ;
Et maintenant Puget, qui songe à la tempête,
Est plein d'ennuis, ainsi qu'un sage après la fête !

III

Allons, maître, prends-moi des moellons, du ciment !
Car un mur bien bâti dure éternellement !
Tu dois fonder avec de la chaux et du sable,
Et surtout employer la pierre impérissable.
La mer t'avait menti, Michel-Ange a raison.
Ouvrier, fais des plans, construis une maison ;
Bien... Décore à loisir la façade... À merveille !
Travaille ; fais plus belle et plus grande Marseille,
Fais ; ajoute une ville à l'ancienne cité,
Et bâtis en maçon ton immortalité !

IV

Or, à Toulon, un jour, sous un soleil attique,
Bâtissant un balcon au-dessus d'un portique,
En face de la rade, au midi, sur le quai,
Juste à ce point plus large où le blé débarqué
S'entasse, se mesure et s'emporte à dos d'homme,
Sous leurs sacs, faits plutôt pour des bêtes de somme,
Comme les portefaix, reins courbés, douloureux,
Soutenaient le sac lourd d'une main, derrière eux,
Et de l'autre faisaient de l'ombre sur leur face
Que les rayons aigus forçaient à la grimace,
Maître Puget les vit, et bientôt, sous sa main,
Les appuis du balcon prirent un air humain ;
La pierre aussi souffrit, criant : Qu'on me délivre !

Sous les doigts du Puget elle se mit à vivre,
Et depuis lors on voit, portant leur poids massif,
Les flancs plissés, les bras tordus, le front passif,
Subissant la nuit froide et les midis torrides
Sublimes portefaix, les deux Cariatides !

V

C'est ainsi que Puget taillait la pierre, lui !
Ainsi qu'il bâtissait ; ainsi que, plein d'ennui,
Il forçait la matière à dire sa souffrance ;
Et c'est lui cependant, sculpteur du Roi de France,
Dont on marchandait l'œuvre, et qui dut mendier
Ces blocs qu'avait faits Dieu pour un tel ouvrier !
Il a subi Colbert, puis Louvois économe ;
Du moins sut-il garder son orgueil de grand homme :
« Le roi peut, disait-il, (Louvois l'interrogeait),
« Faire cent généraux, mais non pas un Puget ! »
Et c'est ainsi que lui faisait une réponse !
En dépit du sourcil olympien qui se fronce,
Comment eût-il tremblé, même devant le roi,
Lui qui disait : « Le marbre est tremblant devant moi ! »
Gênes l'a mieux traité ; Rome, Naples, Florence,
L'Italie aurait mieux honoré que la France
Le sublime artisan, l'ouvrier mal compris.
Le roi Louis payait l'Andromède à vil prix ;
Versailles dédaignait un peu le Diogène ;
N'importe. Le sculpteur, que la superbe Gênes
Aurait rangé parmi ses fiers patriciens,
Aima mieux rester, France, un de tes citoyens.
C'est qu'il sut le devoir, le brun fils de Marseille !
C'est qu'il avait le cœur d'un héros de Corneille !

VI

Pierre Puget travaille. Entrons dans l'atelier
Où peine tous les jours le robuste ouvrier.
Autour de lui, projets, ébauches, formes nues,
Ce sont de tous côtés des figures connues,
Expressions d'esprit moderne et d'art chrétien.

Ici, c'est un martyr mourant : saint Sébastien.
Les poignets sont liés à deux branches d'un arbre ;
Un espoir infini vit dans ses yeux de marbre ;
Mais, malgré la poitrine où respire un effort,
On sent que les deux bras tendus portent un mort.
Ses armes sont auprès de lui, faisant trophée ;
Or, si la force a fui la poitrine étouffée,
La cuirasse a gardé, merveilleux vêtement,
La forme du beau corps, jeune, noble et charmant ;
La vie est dans ce fer de cuirasse romaine,
Et le trophée est beau de cette forme humaine.

Et regardez ; voici l'Andromède : Ô douleur !
Enchaînée au rocher que bat le flot hurleur,
La vierge, frêle enfant, sentait l'horreur de vivre ;
Mais Persée apparaît ; il vient ; il la délivre,
Et tandis que, debout, le héros triomphant,
Colosse auprès de qui la vierge est une enfant,
La délie, un Amour, voyez, lui vient en aide...

Ô Puget ! cœur cloué sur le roc d'Andromède !

Voici le Diogène : Alexandre à cheval,
Parmi son appareil pompeux et triomphal,

S'est arrêté devant le fameux philosophe.
Selle en peau de lion, chaussure, armes, étoffe,
Tout est bien ciselé, riche et digne d'un Roi.
Le cynique : « Ôte-toi de mon soleil ! » — « Eh quoi !... »
La main sur sa poitrine, Alexandre s'étonne.
Diogène est assis sur le bord d'une tonne ;
Un gros dogue enchaîné le reconnaît ; au loin,
Une haute colonne est debout, grand témoin.
La ville en monuments s'étage tout entière,
Et l'on sent qu'en ce lieu de gloire et de lumière,
Le maigre Diogène, aux chiens errants pareil,
Pense à la liberté quand il dit : Mon soleil !

C'est Alexandre encor, cette petite ébauche :
Jeune, calme, orgueilleux, le conquérant chevauche,
Serrant dans ses genoux sa bête aux jarrets forts,
Et le cheval et lui semblent n'être qu'un corps.
Le conquérant, centaure étrange à double tête,
Fatal et magnifique, à la fois homme et bête,
Cheval au front de bœuf qu'un Esprit a dompté,
Esprit par une Brute à la course emporté,
Poursuit au grand galop sa course par le monde ;
Et sous le ventre épais, masse de chair immonde
Qui cherche aveuglément des têtes à broyer,
Des hommes écrasés hurlent ! — L'un, beau guerrier,
(Est-ce un chef de la Grèce ou n'est-ce qu'un roi perse ?)
A dû choir à genoux et gît à la renverse,
Les jarrets repliés, les pieds collés aux reins.
Son dos est soulevé sur des tronçons d'airains ;
Sa bouche, sous le pied du cheval qui s'élançe,
S'ouvre, et la mort l'emplit d'horreur et de silence !
Un autre, piétinant ce cadavre étendu,

Se courbe, non encor tombé, déjà perdu ;
D'autres aussi sont là ; fatigués de combattre,
Certains que ce cheval pesant les doit abattre,
Ils sont là presque droits, superbes et meurtris,
Lançant les derniers traits, poussant les derniers cris,
Sous le fardeau vivant vainement intrépides...
... Je vous retrouve encore ici, Cariatides !

VII

Mais regardons l'artiste au teint jaune : nerveux,
En sueur et le front couvert de ses cheveux,
Puget, maillet en main, façonne un bloc énorme
Qui lentement s'ébauche et par degrés prend forme.
Il taille en plein le marbre ; il frappe, et l'on entend
Ce bûcheron pousser un soupir haletant ;
Le marbre frissonnant s'étonne de sa force !
Un chêne jette au loin de longs éclats d'écorce,
Lorsque le bûcheron plante la hache au cœur :
Tel le bloc, attaqué par le ciseau vainqueur,
Se dépouille, et déjà l'on voit l'âme du marbre.

Milon, devenu vieux, voulut fendre un tronc d'arbre :
Le tronc, qu'il entr'ouvrit, se ferma sur ses doigts,
Et Milon fut mangé d'un lion, dans les bois.

C'est ce groupe d'horreur que Puget cherche et taille ;
Voyez-le, ce Milon dont le torse tressaille :
Ah ! le pauvre homme fort !... Voyez ce bras tendu
Qui souffre, pris dans l'arbre, et cet œil éperdu,
Cette face hurlante et vers le ciel tournée,
Tandis que le lion, bête fauve acharnée,
Debout derrière l'homme avec des yeux ardents,
A planté dans la chair ses griffes et ses dents !

Oh ! voyez sous la gueule et sous la griffe affreuse
Comme la chair meurtrie en frémissant se creuse,
Et toute la souffrance éparsée dans ce corps
Courir jusqu'à l'orteil qui se crispe d'efforts !

C'est là ce que Puget a sculpté. C'est ce drame.
Pourquoi ? C'est que Milon et Puget n'ont qu'une âme ;
Vieil athlète, dompteur des marbres, le Puget
S'est arrêté souvent, vaincu dans un projet ;
La pierre lui dit : « Non ! » comme l'arbre à l'athlète ;
L'impuissance a saisi sa main, troublé sa tête,
Et tandis qu'il criait en vain vers l'Idéal,
Ô sphinx plus effrayant que le lion royal,
Il a senti tes dents le couvrir de morsures,
Et ta griffe, mouvante au fond de ses blessures,
Multiplier en lui des angoisses sans fin,
Ô grand Art dévorant, Monstre ayant toujours faim !

VIII

Pierre Puget, ton œuvre, à tout jamais vivante,
Exprime une douleur qui fait mon épouvante.
Je pense aussi de toi que tu n'as jamais ri.
Homme fiévreux, cerveau visionnaire, un cri
Te suivait ! Tu voulus qu'il sortît de la pierre.
Un Verbe emprisonné se tord dans la matière,
Tu voulus qu'il fût libre : il le fut, ô sculpteur.
Mais la forme obéit à son libérateur,
Et le marbre a gardé, plein d'une âme infinie,
Des poses de vaincu sous ta main de génie.

Tu chargeais tes héros de misère ou d'effroi,
Et la cariatide était l'homme pour toi.

Lorsqu'il te plaît, pourtant, tu sais, sous la caresse
 Du ciseau plus léger, exprimer la tendresse,
 Créer un corps de vierge aux suaves contours
 Et des Anges mutins faits comme des Amours.
 L'Andromède est charmante et svelte ; elle est bien femme
 Mais quand tu veux vraiment nous exprimer ton âme,
 Tu ne modèles point ces êtres ravissants ;
 Tu sculptes tes héros ou tes vaincus puissants !...
 On dirait, ô Puget, que les meilleures choses,
 Le rire des seize ans, les filles et les roses,
 Les tranquilles amours, la paix dans le sommeil,
 Les bonnes morts, la joie au lever du soleil,
 Les enfants endormis sur les genoux des mères,
 Les antiques Vénus, adorables chimères,
 Tu les fuyais toujours, grand artiste brutal,
 Homme plein de sanglots, de fougue et de mistral !

Ô vieux maître, ô Puget, depuis qu'on vit à Rome
 Un peuple de martyrs, au nom du Fils de l'Homme,
 Dans les cirques joyeux dévoré tout vivant ;
 Que Jésus a trahi le monde en le sauvant ;
 Depuis que Pan est mort et que Vénus la blonde
 N'est plus mêlée aux flots pour caresser le monde,
 Ô vieux maître, le monde est triste comme toi !
 Le désir désespère, hélas ! et c'est pourquoi
 Tu resteras fameux, car, ô puissant artiste,
 Ton œuvre souffre, et l'homme est désormais si triste
 Qu'il veut voir, prenant part au désespoir humain,
 Les pierres se dressant crier sur son chemin !

Tu resteras fameux, car plus on te contemple,
 Plus ta figure prend la beauté d'un exemple !

Car, vaste en tes projets, soucieux du détail,
 Tu fus, divin manœuvre, un héros du travail ;
 Et l'on sent devant toi qu'il reste encore au monde
 Un but, une dernière illusion féconde :
 Oui, quand l'âme est plus sombre et plus vide d'espoir,
 Si l'on saisit l'outil, marteau, plume, ébauchoir,
 Ô merveille ! un travail se fait aussi dans l'âme ;
 Un espoir la pénètre ; il y naît une flamme,
 Elle y grandit, l'inonde et passe dans les yeux ;
 Et, l'œuvre terminée, on songe : « Il est des dieux ! »

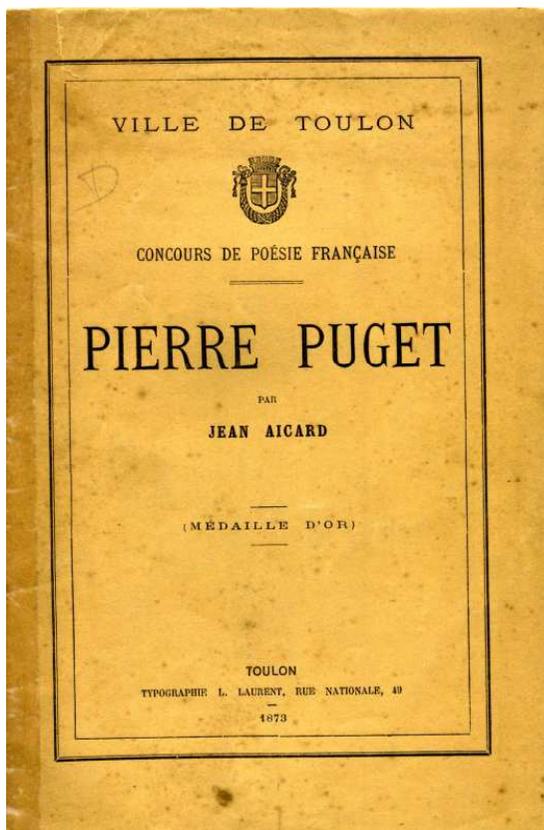
Tu resteras fameux, ô sculpteur populaire,
 Sculpteur de passion, de douleur, de colère,
 Pour avoir fait une âme au marbre, et pour l'avoir
 Dispersée en frissons, afin qu'on pût la voir,
 Dans des corps tourmentés de l'orteil à la tête ;
 Pour avoir fait gronder dans l'homme la tempête...
 Pour t'être rappelé toujours, génie amer,
 Tes maîtres primitifs : Michel-Ange et la mer !

*
 * *

[NDLR. — *Le Bulletin de l'académie du Var* pour l'année 1873 fut essentiellement dévolu à la publication des œuvres primées dans les quatre concours organisés : poésie provençale, poésie française, histoire et biographie, archéologie.

En ce qui concerne le concours de poésie française, la commission – composée de MM. L'Hôte, Colomb et Richard – eut à examiner vingt-trois envois. Elle attribua le premier prix à Jean Aicard, un second prix à Hilaire Comignan (de Melun) et deux mentions honorables à MM. Pierre Dumas (de Marseille) et J.-J. Amé (de Toulon).

Il est dit dans ce *Bulletin* que les commissions se réunirent le samedi 7 juin pour attribuer les prix et que le palmarès fut proclamé aussitôt après par le maire dans la salle du Grand-Théâtre. Compte tenu du nombre d'envoi – onze pour le concours d'histoire, quatre pour l'archéologie, quatre pour la biographie – et leur importance, il est bien évident que les membres des différentes commissions n'ont pu accomplir ce travail en une seule journée. La lecture des œuvres a été faite précédemment et la séance du 7 juin n'eut probablement pour propos que de confirmer officiellement les classements établis et de régler quelques litiges éventuels.]



AICARD (Jean), *Pierre Puget* (1873)

PIERRE PUGET (*)

Louis GORLIER

AU PUBLIC TOULONNAIS

Maintenant que, dans une séance académique solennelle et à jamais mémorable, ont été couronnés et acclamés les heureux lauréats de nos récents concours poétiques ; maintenant que l'encens a fumé sous le nez satisfait des idoles du jour saturées de gloire ; que le nectar des dieux a coulé à pleins bords dans les banquets donnés en leur honneur ; vous êtes-vous demandé, bons Toulonnais, ce que sont devenus, après la bataille, les pauvres vaincus de ce tournoi littéraire ?

« Hélas ! vous serez-vous dit, — si toutefois vous avez pensé à eux, — ce sont autant d'hommes tombés à la mer, et à moins d'un miracle, pas un ne remontera sur l'eau, si surtout aucune main secourable ne leur a tendu l'amarre de sauvetage. »

Hé bien ! si vous avez raisonné ainsi, vous avez simplement commis une erreur, car vous avez compté sans l'énergie de l'homme qui se noie.

Pour ne parler que des dix-neuf évincés du concours de poésie en langue française, dont le sujet proposé était *Pierre Puget*, je vous avouerai humblement, mais sans honte ni émotion puérile,

(*) GORLIER (Louis), *Concours poétiques de Toulon (1873), Galerie des évincés, Pierre Puget Sculpteur, Peintre et Architecte français du XVII^e Siècle, esquisse*, Toulon, typographie Charles Mihière et C^{ie}, 1873, in-8°, 12 pages.

que j'appartiens à cette catégorie des dix-neuf vaincus, et que je me suis repêché tout seul. J'ose croire qu'il en sera advenu de même pour mes confrères.

Je voudrais, si j'avais l'honneur de connaître ces dix-huit compagnons d'infortune, les convier à vous soumettre nos compositions, soit collectivement en un même volume, soit individuellement, à leur choix ; et cela parce que je crois que nos opuscules offerts au concours appartiennent au public qui, après l'œuvre d'un jury auquel je reconnais d'ailleurs impartialité et compétence, a bien aussi, lui, le droit de sanctionner ou de réviser les décisions de nos juges, s'il est vrai, comme on l'a dit très justement à mon avis, que tout le monde ait plus d'esprit que M. de Voltaire.

Je ne me contente pas de prêcher de précepte, j'y ajoute l'exemple, en invitant mes co-évincés à me suivre dans cette voie, si le cœur leur en dit.

Je livre donc au public mon infime élucubration, en lui demandant pardon de ma témérité, si c'en est une. À défaut de grandes qualités de style et de versification, il y découvrira peut-être un désir de faire mieux que ce que j'ai réussi à produire. Ce sera là du moins le noble but vers lequel tendront tous mes efforts, s'il m'est jamais offert une nouvelle occasion de descendre dans la lice.

Au surplus, je ne sollicite ni éloges ni approbation. Devenu tardivement un obscur rimeur par l'effet des amertumes de la vie, je n'ai pas, comme certains poètes de race, de ces admirateurs passionnés et enthousiastes qui se pâmeraient volontiers à la lecture d'une de leurs strophes.

Je m'estimerai dès lors trop heureux si vous m'accordez la fiche de consolation résumée dans cet adage :

« HONNEUR AU COURAGE MALHEUREUX ! »

L. G.

Toulon. Juillet 1873.

PIERRE PUGET

ESQUISSE

« Un bloc de marbre était si beau
« Qu'un statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
« Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?
« — Il sera dieu ! »
(LAFONTAINE, fable VI, livre IX^e.)

I

Doux pays de lumière, ô Provence admirable,
Qu'illustra de héros un nombre sans pareil !
De l'art, de la science, asile vénérable !
Ce n'est pas aujourd'hui ton ciel chaud et vermeil,
Ni ton sol plantureux, — où l'olive et l'orange
Les vignes et les fleurs, l'utile et le touchant,
Offrent à l'œil, au goût, leur suave mélange,
— Que je vais essayer d'exalter dans ce chant !

II

Non ! Je viens, douce terre, entre toutes bénie,
Esquisser, dans mes vers, de l'un de tes enfants,
La figure si grande et le noble génie ;
Car ses travaux sont là debout et triomphants.
Que dis-je ses travaux ? C'est son œuvre immortelle,
Qui n'a fait que grandir dans la marche des jours ;
Cette œuvre que le temps abrite de son aile
Et que tout nouveau siècle admirera toujours.

III

Puget !!! Fut-il un nom plus cher à la Provence,
 Un nom plus populaire, un nom plus glorieux,
 Que celui de l'artiste à qui la noble France
 Et l'univers ont dû tant d'ouvrages fameux ?
 Nous, qui nous disons fils d'un siècle de lumière,
 Que nous semblons petits, chétifs contemporains,
 Quand, portant nos regards deux siècles en arrière,
 Émus, nous contemplons ces aïeux souverains !

IV

En mil six cent vingt-deux, la cité phocéenne,
 Marseille, des beaux-arts et des océans reine,
 Par la faveur des dieux et de sa parenté
 Avec la Grèce antique, en un jour enchanté,
 Produisait un enfant sur la scène du monde,
 Un enfant qui devait de sa sève féconde
 Procréer maint chef-d'œuvre et rester sans rival,
 Dans cet art noble et grand nommé l'art sculptural.

V

De retracer au long sa glorieuse histoire,
 Je n'ai point, il s'en faut, l'ambitieux projet.
 Bien d'autres, mieux que moi, de ses titres de gloire
 Ont parlé ; mais je puis vous esquisser Puget.
 Je me bornerai donc à vous dire ici comme,
 Pendant ses jeunes ans, son amour des beaux-arts
 L'avait, pour s'y former, jusqu'à Florence et Rome,
 Conduit, encouragé, choyé de toutes parts.

VI

Lorsqu'il revit la France, objet de sa tendresse,
 Son génie atteignait à la maturité ;
 Le fruit allait tenir de la fleur la promesse
 Et se développer en pleine liberté.
 De ses nombreux labeurs vous exposer la liste
 Excéderait l'effort de mon faible talent.
 Mais ce qui, dans sa vie, et m'irrite et m'attriste,
 C'est que son temps, pour lui, fut ingrat, insolent.

VII

Quand j'aurai rappelé son *Milon de Crotone*,
 Sa statue adorable, et dont certain Génois
 Trouva le prix trop haut, ouvrage qu'aux abois,
 Notre artiste brisa, mû par l'orgueil que donne
 Le sentiment du beau froissé dans son auteur ;
 Et cette *Assomption*, bas-relief admirable,
 Pour le duc de Mantoue ; à l'œuvre du sculpteur
 J'aurai fait une part à peine saisissable.

VIII

Je pourrais vous citer quelques bijoux encor
 Qui du Maître accompli révèlent la pensée,
 Chefs-d'œuvre qui vaudraient leur poids décuple d'or ;
Andromède, d'abord, que délivre *Persée* ;
 Puis *Diogène*, — alors qu'*Alexandre-le-Grand*
 Le presse d'accepter ses faveurs, — qui, cynique,
 Aux avances du jeune et courtois conquérant,
 Décoche sa narquoise et célèbre réplique.

IX

Plus grande que le roi, que Colbert et Louvois,
Gênes fit à Puget un pont d'or et de gloire,
Et la noble cité montre sous les pavois,
Ses ouvrages inscrits au Temple de mémoire.
Hélas ! du *Saint Ambroise* et du *Saint Sébastien*
Je me borne à parler, car dans ma faible esquisse
Je ne puis tout citer, et partant il faut bien
Que, sur mille sujets, ma plume infime glisse.

X

Ce monarque orgueilleux dont on dit *le grand roi*,
Paon bien plus que soleil, n'éblouit qu'à Versailles ;
Pour le monde, ô Puget, il fut moins grand que toi,
Toi, l'humble plébéien décorant ses murailles !
S'il fit de nos deniers quelque aumône au talent,
S'il daigna te berner de faveurs décevantes,
Il décréta, vieillard bigot et violent,
La révocation du sage édit de Nantes !

XI

Au ministre Louvois, l'artiste méconnu
Ecrivait : « *Sous ma main le marbre inerte tremble.* »
Dans son œuvre, en effet, un éclat inconnu
Rayonne des détails autant que de l'ensemble.
On croit, sous le granit, voir circuler le sang ;
Muscles, nerfs, sont vivants sous la pierre glacée ;
Mais Puget, dans son art, conquiert le premier rang,
Quand au bloc insensible il transmet sa pensée.

XII

Puget fut architecte ; il fut bon peintre aussi,
De plus, décorateur des vaisseaux de la France ;
Et là son œuvre encor, par l'effet réussi,
S'élève à la grandeur non moins qu'à l'abondance.
Tant de talents trop haut ne sauraient s'exalter ;
Par suite à ses neveux le grand devoir s'impose
D'étudier sa vie afin de l'imiter,
Vrai moyen d'applaudir à son apothéose.

XIII

Mais je dois circonscrire, en dépit d'Apollon,
Des détails qui pourraient occuper mille pages.
Pour vous, d'ailleurs, heureux habitants de Toulon,
Vous connaissez Puget par quelques beaux ouvrages ;
Car de votre cité l'Hôtel municipal,
Possède un vrai trésor en deux *Cariatides*,
Un chef-d'œuvre émouvant, au monde sans égal,
Que les vrais connaisseurs d'admirer sont avides.

XIV

A ce propos, lecteurs, d'une digression
J'ose ici formuler l'indiscrète demande :
J'aime la vérité jusqu'à la passion ;
Mais en moi le poète aime aussi la légende.
Donc, sans le garantir, je vais vous raconter
Du père *Bougerel* le récit légendaire,
Sauf à ce vieil auteur, plus qu'à moi, de rester
Responsable du fait, s'il allait vous déplaire.

XV

Deux consuls de Toulon, durs, parcimonieux,
 Proposèrent, s'il faut en croire la chronique,
 Pour un prix des plus vils, un groupe harmonieux
 Au ciseau de Puget, dans un temps famélique.
 L'artiste dut courber sous la nécessité ;
 Mais il se vengea d'eux, comme un grand cœur se venge,
 Il les portraiturea pour la postérité ;
 Vous les voyez geignant dans une pose étrange.

XVI

Édiles, votre fait était lâche, inhumain,
 Et vous l'expiez là, piliers bouffons d'un temple
 Que l'artiste éleva de son auguste main.
 Puissent les mauvais cœurs profiter de l'exemple !
 Quant à celui de qui vous blessiez la fierté,
 Il vous a, pour longtemps, cloués aux gémonies !
 Tout au contraire, lui, vers l'immortalité,
 Depuis lors a marché du grand pas des génies.

XVII

À l'émanation si parfaite de l'art,
 Gardez-vous de toucher, ô vous, futurs édiles,
 Car un groupe pareil n'existe nulle part,
 Et de tels monuments font l'orgueil de nos villes.
 En vain prétendriez-vous qu'il vous faut rajeunir
 L'Hôtel municipal, œuvre de temps antiques :
 Quelle innovation vaudrait le souvenir
 Que Puget nous légua dans ces nobles reliques ?

XVIII

De son œuvre Toulon fut le point de départ.
 La France agonisait en ce temps d'ilotisme ;
 La liberté dès lors fut le but de son art,
 Et seul il se raidit contre le despotisme.
 Les Huguenots peuplaient le bagne de Toulon ;
 De là son *Andromède* et ses *Cariatides*
 Où la douleur palpite ; et de là son *Milon*
 Où la souffrance éclate en des effets splendides.

XIX

Puget a reproduit, sous un exquis ciseau,
 En toute occasion, l'humanité souffrante
 Et le faible courbé, comme un frêle roseau,
 Sous une main de fer brutale et triomphante.
 Lui, qui ne fléchit point sous cette inique main,
 Par l'exemple enseignait aux enfants de la France
 Le devoir de briser un pouvoir inhumain...
 Et le siècle suivant marquait leur délivrance...

XX

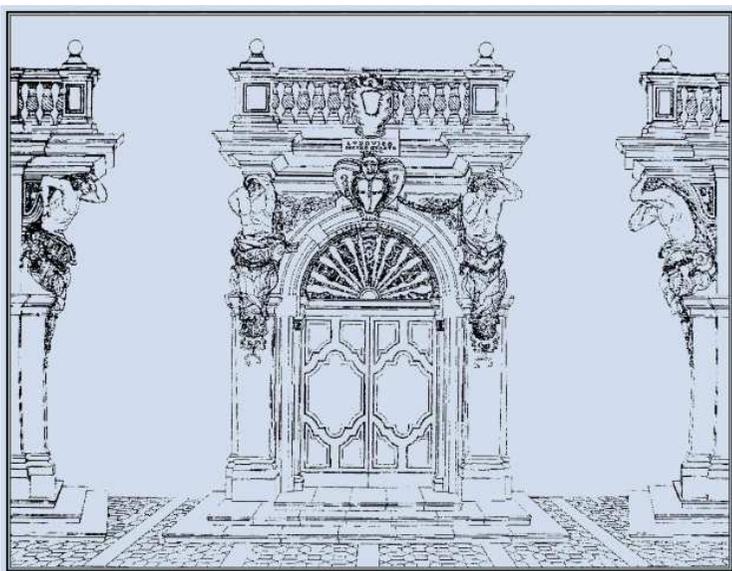
Il me reste, ô Puget, à remplir un devoir
 Envers ton beau génie, envers ta pure gloire,
 C'est d'exprimer un vœu... Celui de bientôt voir
 Marseille, ton berceau, construire, à ta mémoire,
 Un monument pieux digne d'elle et de toi.
 L'opulente cité, des talents protectrice,
 Ne saurait refuser plus longtemps, — j'en ai foi,
 À son illustre enfant cet acte de justice !!!...



État actuel

Atlantes — dits à Toulon « Cariatides — de Pierre Puget

État d'origine



LE IV^e CENTENAIRE DE MICHEL-ANGE (*)

Jean AICARD

Messieurs et chers Collègues,

J'ai eu l'honneur de représenter la Société académique du Var aux fêtes du 4^e Centenaire de Michel-Ange, à Florence. Je viens vous rendre compte de ma mission.

I

Messieurs,

La ville de Florence, mère de la Renaissance des Lettres en Europe puisqu'elle est la patrie du Dante, est célèbre par ses académies dont la plus illustre est celle de la Crusca. Florence, recevant des académies étrangères devait savoir les accueillir ; à la courtoisie habituelle des Toscans s'est ajoutée pour nous rendre plus doux le séjour de Florence je ne sais quelle fleur de politesse littéraire, je ne sais quelle grâce poétique particulière aux Florentins.

Le comité du Centenaire présidé par M. le syndic Peruzzi n'a rien oublié pour le plus grand agrément des délégués pour qui a été organisé au cercle philologique un grand *recivimento*. Le

(*) Archives de l'académie du Var, dossier individuel de Jean Aicard, manuscrit autographe partiellement composé de coupures de presse (journaux français ou italiens), fin septembre 1875, 18 feuillets.

cercle philologique de Florence est une institution malheureusement ignorée en France. C'est un cercle des familles. Les dames, et les jeunes filles y suivent des cours savants de langue ou d'histoire ; on y trouve les jeux et les bibliothèques, les réceptions et les bals ; les Florentins les plus distingués y apportent le double goût des arts et de la société. L'auteur des *Femmes savantes* n'eût rien trouvé à y reprendre, car, les cours finis, les salles d'étude pleines de fleurs sont vite transformées en salles de gala.

L'aspect du cercle philologique le soir du *recivimento* organisé en l'honneur des représentants des nations étrangères était donc tout mondain ce qui n'a pas empêché qu'on ait entendu avec l'intérêt le plus vif une conférence sur Michel-Ange poète. Pas une dame de l'assistance qui ignorât les sonnets et les madrigaux du grand statuaire.

Le soir de la réception il nous a été donné d'être présentés à la *signora* Peruzzi, femme du syndic de Florence qui sait saluer les invités français comme une grande dame florentine et les autres étrangers comme une grande dame parisienne.

Ce n'est pas seulement des comités, des cercles et du syndicat que les hommes de lettres ont reçu un bon accueil ; la presse italienne a voulu fêter les écrivains étrangers. La *Nazione*, La *Gazzetta d'Italia* de Florence ont eu pour nous toutes les amabilités.

La rédaction de la *Gazzetta d'Italia*, – journal fondé à Florence pour représenter, avant tout, le parti de l'union nationale, – a imprimé une adresse aux rédacteurs de la presse étrangère, leur offrant (sans distinction d'opinions, bien entendu) son cabinet de lecture et l'accueil le plus cordial. « *Pensando che una cordiale accoglienza prio far molto perdonare dagli ospiti che si horieco isolati, offre quello che a.* » N'est-ce pas fort joli de s'offrir à soi-même, sans le savoir, dans la rue, en achetant un journal, une si aimable invitation.

La *Gazzetta d'Italia* ne s'en est pas tenue là. M^r Pancrazi, rédacteur en chef, a offert aux membres de la presse étrangère un magnifique banquet dans sa villa de Bellosguardo. C'était le soir des grandes illuminations florentines.

Dès sept heures du soir, un pauvre diable se balançait, suspendu au moyen d'une corde, le long des angles de la tour élevée du Palais-Vieux, descendant avec lenteur et allumant un à un les lampions disposés sur les arêtes. Le vieux palais tout entier se détachait bientôt sur le ciel sombre ; la lumière lui donnait comme une transparence, d'un effet magique.

Toutes les collines qui forment la coupe au fond de laquelle reluisait Florence étaient elles-mêmes illuminées. Pas de villa qui n'eût sa rangée de lanternes étincelantes ; mais, entre toutes, celle de San-Miniato était magnifique, avec ses rampes, ses balustrades, ses églises, ses tours crénelées, ses villas fantaisistes, ses *caffè* capricieux, ses Tivolis dont toutes les lignes, fenêtres, toitures, portes et terrasses, étaient de feu.

On distinguait l'église avec son campanile où flottait toujours le drapeau de l'ancienne République ; construction de Michel-Ange, cette tour, d'abord forteresse, attirait surtout les regards de la foule.

C'est du dôme de Brunelleschi qu'est parti en bruyant bouquet d'artifice le signal de l'illumination générale. À ce moment, je me trouvais sur la terrasse d'un palais de la place Savonarole.

La lune brillait dans un espace de ciel très bleu, entre des nuages d'où tombaient quelques gouttes de pluie. Cette nuit tiède et tout en larmes était suave à respirer. Le clair de lune « qui baignait l'horizon, » loin de diminuer, comme on l'avait craint, l'effet des illuminations, les enveloppait d'une vapeur et comme d'une poussière d'argent.

Lentement, en voiture, je suis les routes qui mènent au sommet de San-Miniato, et je peux suivre des yeux le cours de l'Arno qui reflète des lueurs tremblantes.

La route monte en pente douce. On rencontre des équipages de patriciens, puis des groupes populaires qui s'en vont chantant la patrie italienne.

À droite et à gauche, des verdure, des peupliers, et – chose entre toutes charmante – des vignes festonnées qui s'enroulent à de jeunes ormeaux. La campagne italienne, celle de Florence en particulier, a cela de ravissant, la culture des vignes.

Au lieu de laisser traîner ses pampres et ses grappes à terre, l'Italie les relève, les marie aux arbres, et la vendange n'exige pas que le vendangeur s'incline ; au contraire. C'est là une tradition antique ; dans l'Antiquité même, les grappes mûrissaient plus haut. Dans les contrats de propriétaire à paysan, on raconte que le cas était prévu d'une chute du vendangeur, tant le raisin allait chercher haut dans l'espace les rayons du soleil.

Au sommet de San Miniato, environné d'éblouissements, de perles lumineuses, de globes en flamme, d'étoiles et de soleils, le nouveau monument de Michel-Ange (le David géant sur sa base où dorment les quatre statues de la chapelle des Médicis) se dressait tout noir et imposant.

L'heure était venue cependant de se rendre à l'invitation qu'avaient reçue tous les rédacteurs des journaux étrangers de la part du directeur de la *Gazette d'Italie*, de Florence.

C'est sur une des collines qui enserrant Florence, à Bellosguardo, que s'élève la splendide villa de notre amphitryon. Elle est, comme il sied, toute illuminée. Sur la terrasse se trouvent réunis soixante invités. On admire la nuit étoilée, non moins étoilée sur terre qu'au ciel, et l'on passe dans la salle du banquet.

Splendide est le festin présidé par M. Gotti, membre de l'Académie de la Crusca, directeur des galeries des Uffizii, auteur du dernier ouvrage florentin sur Michel-Ange, où se trouvent les documents récemment découverts.

Force toasts ont été portés. M^r Pancrazi, l'amphitryon, a bu à ses invités ; M. Giulio Piccini rédacteur de la *Gazetta d'Italia*, esprit charmant, excellent écrivain a porté un toast qui débutait ainsi :

« Confrères de la presse étrangère,

« Je vous demande pardon si j'ose parler devant vous cette belle langue française qui n'est pas la mienne, c'est pour vous montrer combien nous aimons la littérature et l'esprit français.

« Corneille, Molière, Hugo, Musset sont des noms que nous avons appris à vénérer depuis notre enfance.

« Journalistes français, vous êtes ici chez vous, car dans notre pays, tout le monde vous connaît et vous admire. »

Il y avait là, des membres de la presse d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, de New York, de Copenhague, de Varsovie, de Bucarest, de Rome et de toutes les villes d'Italie.

En votre nom, Messieurs, j'ai porté à ce banquet le toast suivant :

Messieurs,

Je ne représente pas seulement ici un de nos journaux parisiens, mais encore une société académique de Provence, celle de Toulon.

Toulon, messieurs, et par conséquent la France, a une dette de reconnaissance envers la cité de Florence, envers l'Italie, une dette à laquelle on ne songe guère : c'est à Florence et à Michel-Ange que nous devons une de nos gloires françaises, le grand sculpteur Pierre Puget. Florence fut son école ; Michel-Ange fut son maître.

Au nom de la Provence française, au nom de la ville de Toulon, au nom de Pierre Puget, qui signait ses œuvres :

Pierre Puget, marseillais toulonnais, je bois à Michel-Ange !

Saluer Michel-Ange c'est saluer nos hôtes, les Florentins, dont il est la plus haute personnification, les Florentins qui viennent d'accueillir si magnifiquement, en son nom, les représentants de toutes les nations civilisées.

Une fois de plus, il vient d'être prouvé que, tout en restant chacun les patriotes de notre patrie, nous pouvons nous rencontrer fraternellement sur le territoire commun d'une patrie qui a un nom : *L'art*.

Ici, messieurs, en présence de Michel-Ange, nous sommes tous concitoyens. – À Michel-Ange !

M^r Gotti, membre de l'Académie de la Crusca, président du banquet a pris plusieurs fois la parole et a su exciter les applaudissements de tous. C'est sur l'invitation de M^r Gotti, Messieurs que j'ai lu, ce soir-là les vers suivants :

Sur le Jour et la Nuit de Michel-Ange.

Tous deux ils sont assis ; où donc ? sur une tombe ;
Couple qui se désire à la fois et se fuit,
Se rencontrant au bord du gouffre où tout retombe,
Ils se sont assis là, le Jour près de la Nuit.

Toi, le Jour, un génie étrange autant que juste,
Pour te laisser parfait te fit inachevé,
Voulant mettre en tes yeux, vieillard triste et robuste,
L'espoir interrompu d'un chef-d'œuvre rêvé.

Toi, la Nuit, il te fit des mamelles lassées,
Car tous, vivants et morts, s'y pendent tour à tour,

Pour boire avidement, de leurs lèvres pressées,
L'ivresse du sommeil, du songe ou de l'amour.

Certes, le Jour est beau, Titan las de la forge,
Sculpteur las du maillet, fier athlète au repos,
Mais j'aime mieux la Nuit pour sa puissante gorge,
Et je plains ce vieillard qui lui tourne le dos...

Ah ! soit que tout renaisse à jamais ou périsse,
Je veux, exempt enfin du devoir accompli,
Couché comme un enfant sur ton sein de nourrice,
Boire à flots ton lait noir, ô mère de l'oubli !

À la suite d'un toast que j'ai eu l'honneur de porter à M. le syndic de Florence, Peruzzi, une Adresse a été sur-le-champ rédigée. La presse remerciait M. Peruzzi de la façon dont elle a été par lui accueillie à Florence.

Quelques jours après un autre banquet présidé par M^r le commandeur Peruzzi, syndic de la ville de Florence était offert aux artistes et aux délégués des académies étrangères.

Parmi les Français, on remarquait MM. Guillaume, Charles Blanc, Meissonier (assis à la droite du président), Scherer, Paul de Saint-Victor, Comte (des Beaux-Arts), etc.

De nombreux toasts ont été portés.

Le président, M. Peruzzi, porte d'abord la santé du roi d'Italie. Ce roi qu'on appelle fréquemment ici le roi galant-homme, ce roi ami du général Garibaldi, est singulièrement aimé de toute l'Italie.

On devine donc comment ce toast a été accueilli.

M. Peruzzi parle encore quelque temps, en termes choisis, de Michel-Ange et des arts qui rassemblent des hommes venus de patries si diverses et il boit à tous les hôtes de Florence.

Là, Messieurs, j'ai cru pouvoir encore prendre la parole en ces termes :

« Messieurs,

« Comme représentant d'une Société de Provence (celle de Toulon), j'ai déjà pu dire que la ville de Toulon, la Provence et avec elles la France, ont une dette de reconnaissance envers la cité florentine, qui fut l'école de Pierre Puget, envers Michel-Ange, qui fut son maître.

« À présent, quoique indigne, je prends la parole au nom de la poésie française. De simples soldats parlent quelquefois comme envoyés des rois, et c'est pourquoi je puis parler au nom de la reine : la poésie. Il sied de ne pas l'oublier : l'art de la poésie fut toujours l'inspirateur des arts du dessin. Comme Phidias s'inspirait d'Homère, Michel-Ange s'inspira de Dante, le florentin.

« Je bois à Florence, patrie de Dante, l'Homère chrétien, le père de la poésie moderne. » (*Applausi fragorosi*).

Parmi les Français à ce banquet des artistes M.M. Meissonnier et Ch. Blanc ont porté des toasts l'un au roi d'Italie, l'autre au syndic de Florence.

J'insiste sur ces détails, Messieurs, parce qu'il n'a pu échapper à personne que la manifestation en l'honneur de l'art et de la poésie, à l'occasion du IV^e centenaire de Michel-Ange à Florence est devenue, – c'est un fait – une manifestation demi-italienne et demi-française. Je n'apprécie pas, je rapporte.

II.

Le 11 septembre a eu lieu l'inauguration de l'exposition des œuvres de Michel-Ange et de la loggia nouvelle du *David*.

On remarque plusieurs maquettes du grand statuaire ; la trace du pouce souverain, la griffe du lion est là, directement empreinte dans l'argile devenue pierre.

Quant au *David*, il est au moins à l'abri. Sur la place du Vieux-Palais, chaque jour lui était fatal.

Le dimanche 12 septembre nous étions conviés à nous rendre au Palazzo-Vecchio. Là se formerait le cortège qui se rendait au Palais-Vieux sur la hauteur de San Miniato où devait être inauguré un moulage en bronze du *David* de Michel-Ange.

Le cortège en effet se forme à l'heure dite. Il y a là une foule d'ouvriers, depuis les chapeliers jusqu'aux bottiers. Il est touchant de les voir par corporations, chacune sa bannière en tête, fiers d'honorer celui qu'assurément ils considèrent aussi, à bon droit, comme un *ouvrier*, un homme du travail manuel. Tous les tailleurs de marbre à un titre quelconque, faiseurs de statues, de pierres tumulaires et de mortiers de cuisine, sont là. Sur leur bannière se détache un portrait de Michel-Ange. C'est aujourd'hui qu'ils sont heureux d'être sculpteurs, eux aussi.

La place du Vieux-Palais est inondée de soleil. La fontaine de Neptune jette de tous côtés ses gerbes d'eau étincelantes. La *Loggia* est pleine de monde. Aux fenêtres pendent les tapis frangés, les étoffes éclatantes.

Le pèlerinage de l'art est commencé.

Est-il utile de vous nommer toutes les académies qui figurent dans le cortège ? Académie de la Crusca, delle Belle-Arti, divers Instituts d'Italie, académies de Francfort, de Bruxelles, Institut de France, Société philotechnique de Paris, académies d'Aix, du Gard et du Var, etc.

Arrivé devant la maison de Michel-Ange (un buste du grand statuaire surmonte la porte), le cortège s'arrête. La bannière de Florence, avec son grand lys, fait face au perron, sur lequel

vient se placer le poète Aleardo Aleardi, qui doit prononcer un discours. Au premier rang des auditeurs, se trouve le général Dezza, qui représentait S. M. le roi aux funérailles de Carlo Botta.

À côté du général Dezza, le syndic M. Peruzzi, qui est un ancien élève de l'École des mines de Paris. En face, MM. Charles Blanc, Garnier, Schérer, Paul de Saint-Victor, etc., etc. Au loin, dans la rue, la foule compacte ; au-dessus des têtes de la foule, flottent les bannières. Aleardo, un poète, qui connaît les prisons autrichiennes, prend la parole avec beaucoup d'émotion. « Il y a, dit-il en terminant, des hommes qui dominent l'art, la poésie et les temps, Phidias, Isaïe, Ézéchiel, Shakespeare, Michel-Ange. » Et, tantôt, le poète me répétait encore les mêmes paroles, ajoutant que ces figures sont en dehors de la critique. Une montagne, dit quelque part Victor Hugo, est à prendre ou à laisser.

Parmi les illustres représentants des nations qui écoutaient l'éloge de Buonarrotti prononcé par Aleardo, on remarque l'unique descendant de Michel-Ange, en uniforme de soldat, debout et troublé, fier de porter un si beau nom. C'est un volontaire d'un an, à qui le ministre a donné un congé pour qu'il assistât au triomphe de l'ancêtre.

Le cortège poursuit sa marche. On arrive à la place Santa-Croce, au milieu de laquelle se dresse la statue de Dante ; au fond, l'église Santa-Croce ; c'est là qu'est le tombeau de Michel-Ange. On se groupe devant le tombeau, autour d'un piédestal provisoire qui porte un buste de Michel-Ange. Autour de ce piédestal arrondi s'enroule une couronne d'argent à feuilles de chêne, offerte par l'Académie de Francfort.

Là ont parlé M. le marquis Pelli-Fabbroni, puis un représentant de l'Académie de Francfort, puis le syndic M. Peruzzi.

Au sortir de Santa-Croce, on se dirige vers San-Miniato. Le cortège gravit péniblement la colline, située au sud-est de

Florence. C'est là que s'élevaient ces forteresses, ouvrage de Michel-Ange. Au bas de la colline est encore debout une vaste tour, une de ces tours révérees, restes de la dernière enceinte de Florence. Au faite de la colline, l'église de San Miniato ; un drapeau est arboré sur une tour voisine de l'église. C'est le drapeau de l'ancienne République florentine.

Une longue allée, brisée à angles très aigus, étage ses lignes obliques au flanc de la colline, si bien que le cortège, avec ses bannières, peut se voir tout entier, magnifique et théâtral, enveloppé dans un peuple murmurant, aux mille couleurs, sous un ciel où se répand la lumière du couchant. L'effet est grand. À mesure qu'on monte, on aperçoit au bas Florence toute entière, l'Arno se tordant à ses pieds. Le dôme de Brunelleschi et la tour du Palazzo-Vecchio dominant la cité, entourée, selon l'expression de mon illustre voisin, M. Paul de Saint-Victor, d'une vraie guirlande de collines.

On arrive au faite. Il fait nuit. C'est sur les sommets aplanis de ces collines de San Miniato, que Florence s'est créé une promenade enchanteresse, où fleurissent les villas et les pavillons de plaisance. C'est là, qu'à l'occasion du centenaire, la ville a voulu élever un monument qu'elle a composé avec les œuvres du seul Michel-Ange : le *David* en bronze, fondu par M. Papi, sur un piédestal qui, aux quatre angles, supporte les statues du Jour, de la Nuit, de l'Aurore et du Crépuscule.

L'idée de ce monument vient du cœur, mais il ne sied pas à ces merveilles stupéfiantes, le Jour et la Nuit, de devenir les accessoires et les ornements du *David*, qui, pour être intéressant, n'a rien de ce qui touche, émeut ou terrifie, rien de ce qui fait que Michel-Ange est Michel-Ange.

Sur les degrés qui entourent le monument, on s'est groupé pour les discours. Ont parlé à lueur des flambeaux : M. Paganucci, M. Spaventa, ministre des Travaux publics en Italie ; MM. les

représentants du Danemark, de Belgique, de la Russie ; *il signor Sante Conti* de Portogruaro, et les représentants de l'Institut de France, MM. Meissonier et Ch. Blanc.

M^r Charles Blanc termine en disant que Florence ne « contient plus » Michel-Ange ; il appartient au monde.

La France, pour son compte, supplie l'Italie d'assurer par des copies l'immortalité matérielle des fresques de Michel-Ange qui vont s'écaillant, tombant en poussière. La gravure est un procédé monochrome et insuffisant. Il faut qu'on se hâte. M. Charles Blanc, à ce moment, ne lit plus ; et c'est d'abondance, éloquemment, qu'il adresse à l'Italie cette prière qui est un hommage. Voilà un discours vraiment français.

Le 14 septembre aux Uffizii, ancienne salle du Sénat séance extraordinaire des académies de la Crusca et des Beaux-Arts. La salle est magnifique. Depuis ce quatrième centenaire, on a installé contre un des murs un buste de Michel-Ange.

M. le commandeur de Fabris, président de l'Académie des beaux-arts, a d'abord pris la parole ; ensuite a parlé le commandeur Conti, archiconsul de l'Académie de la Crusca. L'un nous a entretenus de Michel-Ange artiste ; son discours, très remarquable, a été très goûté. L'autre avait intitulé son étude « *Dell'animo de Michel-Angelo.* » C'est l'œuvre d'un esprit profond et juste ; grand a été le succès, et juste aussi.

Un troisième orateur, le sculpteur Giovanni Dupré, nous a montré (c'est le mot) Michel-Ange sculpteur attaquant les blocs, et faisant sortir la statue du marbre sans avoir recours aux procédés du praticien.

Ensuite, M. le syndic Peruzzi a invité les assistants à rendre visite à la maison de Dante, qui, à l'occasion du centenaire de Dante, il y a dix ans, fut achetée par la cité de Florence et restaurée dans le goût ancien. « Il me paraît bon, a dit le sympathique orateur, de terminer ces fêtes en l'honneur de Michel-Ange par un hommage à Dante. »

Alors on est sorti : Gino Capponi, l'auteur de l'*Histoire de Florence*, très vieux, marchait appuyé sur le bras d'un collègue. Il fut l'ami de Leopardi, de Giusti, de Colletta, l'historien du royaume de Naples, de J.-B. Niccolini, auteur de la tragédie *Arnoldo da Brescia*, de Guerrazzi, auteur *dell'assedio di Firenze*, etc.

On remarquait encore, parmi les personnages italiens, le poète sénateur Aleardo Aleardi, le sculpteur Giovanni Dupré (dont je viens de parler) ; il est l'auteur du monument consacré à Cavour (Turin) ; Aurelio Gotti, directeur des Uffizii, auteur de la Biographie de Michel-Ange, la plus récente et la plus complète ; Enrico Pazzi, auteur du vaste monument à Dante qu'on voit à Florence sur la place Santa Croce ; le sénateur Ferraris, Atto Vannucci, le sénateur Scialvia, ancien ministre, le prince Corsini, etc.

Arrivés à la porte de la maison de Dante, les représentants des académies se sont groupés autour de M. Peruzzi qui, de sa parole élégante, a rappelé que sur le seuil de cette humble demeure, Dante avait embrassé ses enfants, au moment de son départ pour Rome comme ambassadeur auprès de Boniface. Sur ce seuil, Dante s'est entretenu avec son ami Casella, qu'il nomme dans les poèmes du *Paradis*, et qui a écrit de la musique sur divers canzone du grand poète, du *divin* poète, comme on ne manque jamais de dire en Italie.

On s'est pressé dans l'étroit escalier de la maison de Dante. La façade en pierre a deux fenêtres à l'intérieur. Sur les murs nus se détache un portrait de Dante. Il y a deux tables ; sur l'une, dans un coin, quelques belles éditions de la *Nouvelle Comédie*, offertes aux Florentins. Sur l'autre, au milieu, un registre où les visiteurs inscrivent leur nom. Elle est étroite et sévère, cette maison, avec de vastes fenêtres. Nous redescendons très frappés de notre visite ; la figure de Dante se détache mieux en notre esprit. Nous l'avons vu chez lui.

La cité de Florence, devenue propriétaire de la maison de Dante, possède un monument historique de plus, et singulièrement intéressant.

III

Il était dit que les fêtes du centenaire de Michel-Ange ne finiraient pas brusquement. Elles se prolongent et finiront comme une mélodie...

... Et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose... tout se tait.

Le 17 septembre grande visite à *Fiesole*, au château de *Vincigliata*, à la villa *Buonarotti*, et le lendemain amicale grande soirée à *l'Antella*, villa du syndic, M. le commandeur Peruzzi. Cette soirée a été comme un adieu et a clos les fêtes de Michel-Ange.

Sur l'invitation de M. Peruzzi, le samedi, à trois heures, se sont rencontrés au Palais-Vieux les représentants des académies diverses et quelques-uns des principaux citoyens de Florence. On remarquait aussi M. Meldhal, le directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague, MM. Meissonier et Guillaume.

Plus de soixante-dix personnes s'étaient rendues à l'invitation de M. Peruzzi.

Seize calèches à quatre chevaux se sont mises en route pour Fiesole.

Le syndic de Fiesole a fait accueil à la compagnie, dont l'arrivée a été saluée par la musique de l'endroit.

On a d'abord visité le dôme, puis les fouilles, les objets étrusques nouvellement découverts et l'amphithéâtre romain. C'est là, dans l'amphithéâtre, que M. Meissonier a porté un toast à Mme Peruzzi qui présidait cette promenade artistique.

M. le comte Zarli-Naldi, ex-député, a porté un toast à tous les invités.

M. Meldhal, conseiller d'État, président de l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague, a salué Fiesole, d'une voix émue, en langue italienne.

De là on s'est rendu au château de Vincigliata, demeure seigneuriale, restaurée en entier dans le goût du Moyen Âge par les soins de M. Temple-Leader.

M. Temple-Leader étant en ce moment à Munich, les visiteurs ont été reçus par les gens de sa maison.

Dans la salle à manger du château (laquelle est toute au goût du Moyen Âge) s'est produite une belle manifestation en l'honneur de l'art français, et dont M. Meissonier qui prenait congé de l'assistance pour retourner à Paris a été le héros.

Après le départ de M. Meissonier on s'est rendu à Settignano ; il faisait nuit quand les quinze voitures (le brancard de l'une des seize s'étant brisé en route) sont arrivées à la villa Buonarotti.

La villa était illuminée. On s'est pressé dans l'étroit escalier au haut duquel se voit le satyre de Michel-Ange. Sur un mur, on lit cette inscription : « Michel-Ange plus que mortel, ange divin. »

À huit heures, la compagnie était rentrée à Florence.

Le lendemain au soir nous nous rendions à *l'Antella*, villa des Peruzzi. Les invités étaient français, italiens et suédois. L'Institut de France était là dans la personne de M^r Guillaume, directeur de l'école des Beaux-Arts et de M^r Ballue, architecte.

Là, Messieurs, j'ai partagé avec M^r Roger Ballue, fils de l'architecte, lauréat de l'Académie, l'honneur de dire des vers français à la société réunie sur la haute terrasse illuminée de la villa des Peruzzi et d'où, au soleil couchant la *signora* Peruzzi montrant à M^r Guillaume les extrêmes collines de l'horizon lui avait dit : là est Carrare.

C'est à la *signora* Peruzzi que sont dédiés les vers suivants lus à la villa de l'*Antella* et intitulés : la Colère de Michel-Ange.

La colère de Michel-Ange

DÉDIÉ À MADAME ÉMILIE PERUZZI

Milon, devenu vieux, voulut courber un arbre ;
Tel, athlète dompteur de la pierre et du marbre,
Michel-Ange, – cent fois vainqueur au jeu savant
D'attaquer corps à corps, comme un être vivant,
Le marbre, qui prenait, plein d'une âme infinie,
Des poses de vaincu sous sa main de génie, –
Michel-Ange voulut une dernière fois
Sentir encor le marbre obéir à ses doigts.

C'est une *Pietà* dont il voyait la forme
Prise dans les épais contours d'un bloc énorme,
Car, à peine équarri, le bloc semble au sculpteur
Une prison pesante où, d'un œil créateur,
Il sait voir la figure insaisissable encore,
Captif muet et sourd qui cependant l'implore.

Or, le vieux statuaire était triste de voir
Tant d'esclaves pensifs devant lui s'émouvoir,
Suppliant Michel-Ange et cherchant la lumière.
Aussi ne pouvait-il pas voir un bloc de pierre
Sans le frapper, afin qu'un peu plus de beauté
Hors du cachot croulant jaillît en liberté.

Hélas ! quand il avait fait choir de vive force
Les éclats arrachés comme une vaine écorce
Souvent le prisonnier du marbre apparaissait

Encor souffrant du poids qui tantôt l'oppressait,
Et, tout ployé, gardait pour toujours l'attitude
Où le bloc trop étroit le forçait d'habitude.
Alors, ces délivrés d'un noir et long sommeil
Semblaient dire, tordant leurs membres au soleil :
« Nous venons de la Nuit, du Mystère, et nous sommes
Des demi-dieux créés à l'image des hommes. »

L'impuissance ! c'était, si je te conçois bien,
Vaillant maître, c'était ton tourment quotidien !
L'âme esclave désire en vain qu'on la délivre.
Comme tu le sentais, l'esclavage de vivre !
Comme l'âme bondit sous les muscles mouvants !
Comme tous tes héros sont des cachots vivants !

Or, dans la haute salle où travaillait l'artiste
Le soir entrait déjà, lent, glorieux et triste,
Et le puissant vieillard sentait son cœur pareil
Au vaste horizon sombre où mourait le soleil.
Le marbre qu'il frappait, plein de veines rebelles,
Jetant sous le ciseau des milliers d'étincelles,
Par éclats imprévus cédant toujours plus mal
Refusait au sculpteur le contour idéal.

Ces obstinés luttteurs, – le Marbre et Michel-Ange,
Semblaient se regarder d'une manière étrange,
Le vieux maître voûté, haletant, l'œil en feu,
Et le Marbre où déjà vivait l'âme d'un Dieu !
Et l'Ébauche lui dit : « l'Idéal, je le garde ;
Je t'ai vaincu ; je suis la Matière ; regarde,
Vois s'agiter en moi, contemple, mais en vain
La liberté, l'amour, et l'idéal divin ! »

Michel-Ange écoutait, plein de désespérance.

Ah ! jeune Liberté de la noble Florence,
Il te vit toute en pleurs, visage pâle et beau,
Prise au fond de ce bloc comme sous un tombeau !
Et toi, forme d'amour, femme surnaturelle,
Plus que *Vittoria*, tout en pleurant sur elle,
Il t'aima dans ce bloc qu'il ne put animer,
Morte avant que de naître, impuissante à l'aimer !
Et toi, quand rien n'est plus, toi qui restes encore,
Quand tout serait connu toi tout ce qu'on ignore,
Idéal mieux caché que n'est Dieu dans le ciel,
Tu restas le secret du bloc matériel !

Michel-Ange travaille et le marbre résiste !...

Tu n'iras pas plus loin ; tu faiblis, vieil artiste !
... Michel-Ange surpris, sentant à chaque coup
Dans son cœur tournoyant la colère qui bout,
Frappe toujours plus fort, au hasard, plein de rage,
La sueur ruisselante aux rides du visage,
Et terrible, acharné, jetant là son ciseau,
Il écrasa le bloc jusqu'au dernier morceau !
Et c'est alors qu'assis et soutenant sa tête,
Vainqueur malgré sa honte et sa fière défaite,
Les membres affligés, fatigué de souffrir,
Il douta de son œuvre et désira mourir.

Antella, près Florence, 19 sept. 1875.

JEAN AICARD.

(Estratto dalla *Gazzetta d'Italia*, N. 264)

IV

Nous n'avons pas quitté Florence représentants de sociétés académiques sans emporter de forts beaux souvenirs du IV^e centenaire. Nous avons reçu de magnifiques volumes imprimés par le comité michelangioloque et notamment une bibliographie complète des ouvrages publiés au sujet de Michel-Ange, un album composé de très curieux dessins du grand statuaire et le recueil de ses *Lettres*, un grand in-quarto merveilleusement imprimé à Florence. À ce présent est jointe une médaille de bronze. Sur la face, Michel-Ange se voit de profil avec l'inscription fameuse : « *Più chè mortal, angiol divino.* » Le revers porte seulement la date du quatrième centenaire.

Je dois ajouter que pour ma part j'ai reçu le gracieux don des *Rime* de Michel-Ange. Ce livre m'a été offert par l'éditeur (un Français) M^r Lemonnier, mais ces souvenirs en papier durable ou en bronze ne seront pas les plus vivants pour moi. Les plus vivants et les meilleurs sont dans les témoignages de sympathie qui de tous côtés m'ont été donnés, — non pas à moi, Messieurs, envers qui rien ne commande l'éloge ou la sympathie d'étrangers inconnus, mais en vous, mais en nous, Français.

On a dit souvent et je ne l'ai pas toujours cru sur la parole d'autrui que Paris se retrouve partout chez les nations d'Europe. Oui, j'ai cru longtemps que cette opinion en France était née d'un amour-propre exagéré. J'avais tort. En Italie au moins l'idéal est français, aussi bien dans les arts et la littérature où nous sommes maîtres que dans la bonne société. Milan, comme Marseille se vante d'être un autre Paris moins grand. À Florence on se préoccupe du dernier article de Paul de St Victor ; on connaît le dernier succès de Carolus Durand ou de Préault ; — on a Sully Prudhomme dans sa bibliothèque. S'il est vrai pour

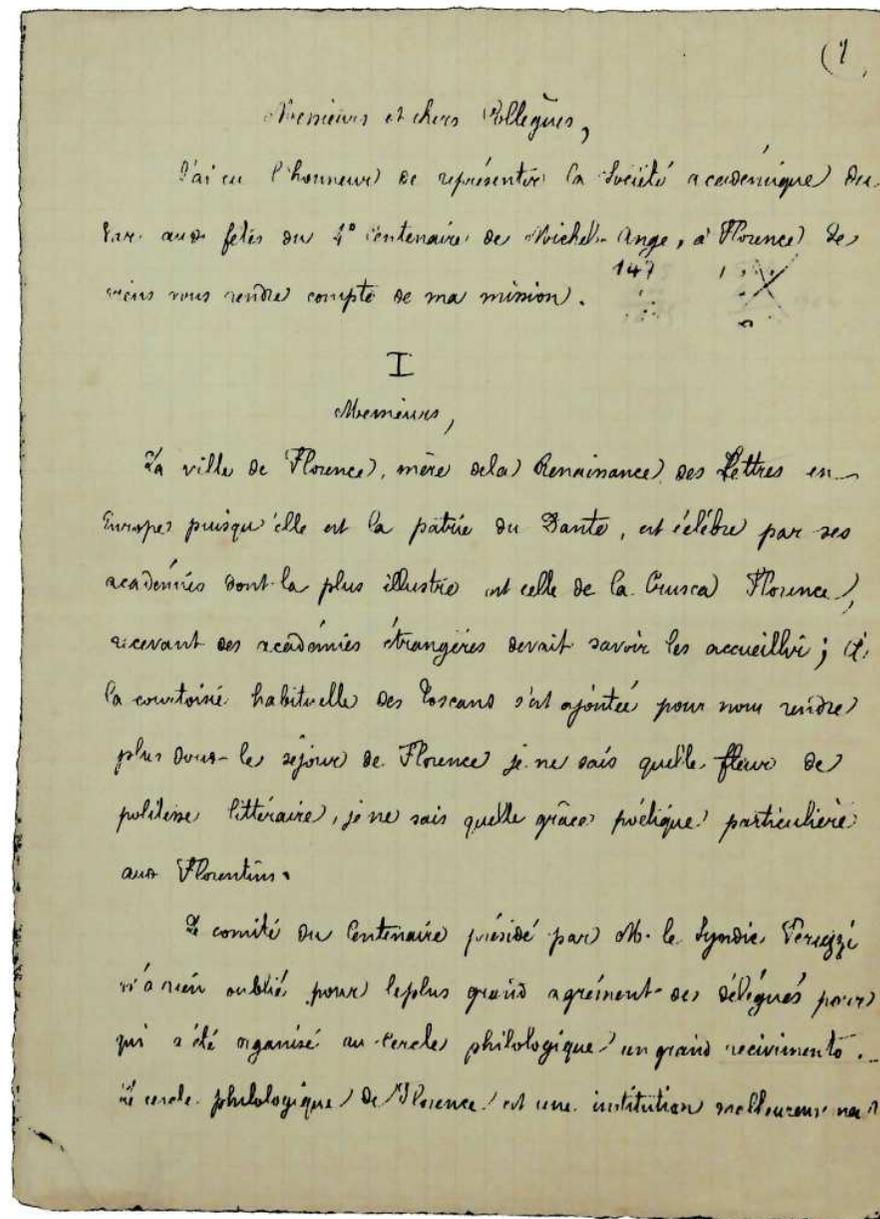
tout esprit libre et philosophique de dire que partout où se retrouve l'idéal, partout se retrouve la patrie, combien cela est plus vrai pour nous puisque l'idéal que nous rencontrons chez les autres peuples emprunte avant tout des formes françaises.

J. A.



Quelques souvenirs
du voyage à Florence.

(Archives municipales
de Toulon,
1 S 9 Fonds Jean Aicard)



AICARD (Jean), *Le IV^e centenaire de Michel-Ange, Première page du manuscrit autographe (Toulon, académie du Var, dossier individuel de l'auteur)*